

30306

UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA
GEDOSUSAL ES

BIBLIOTECA

DE LA

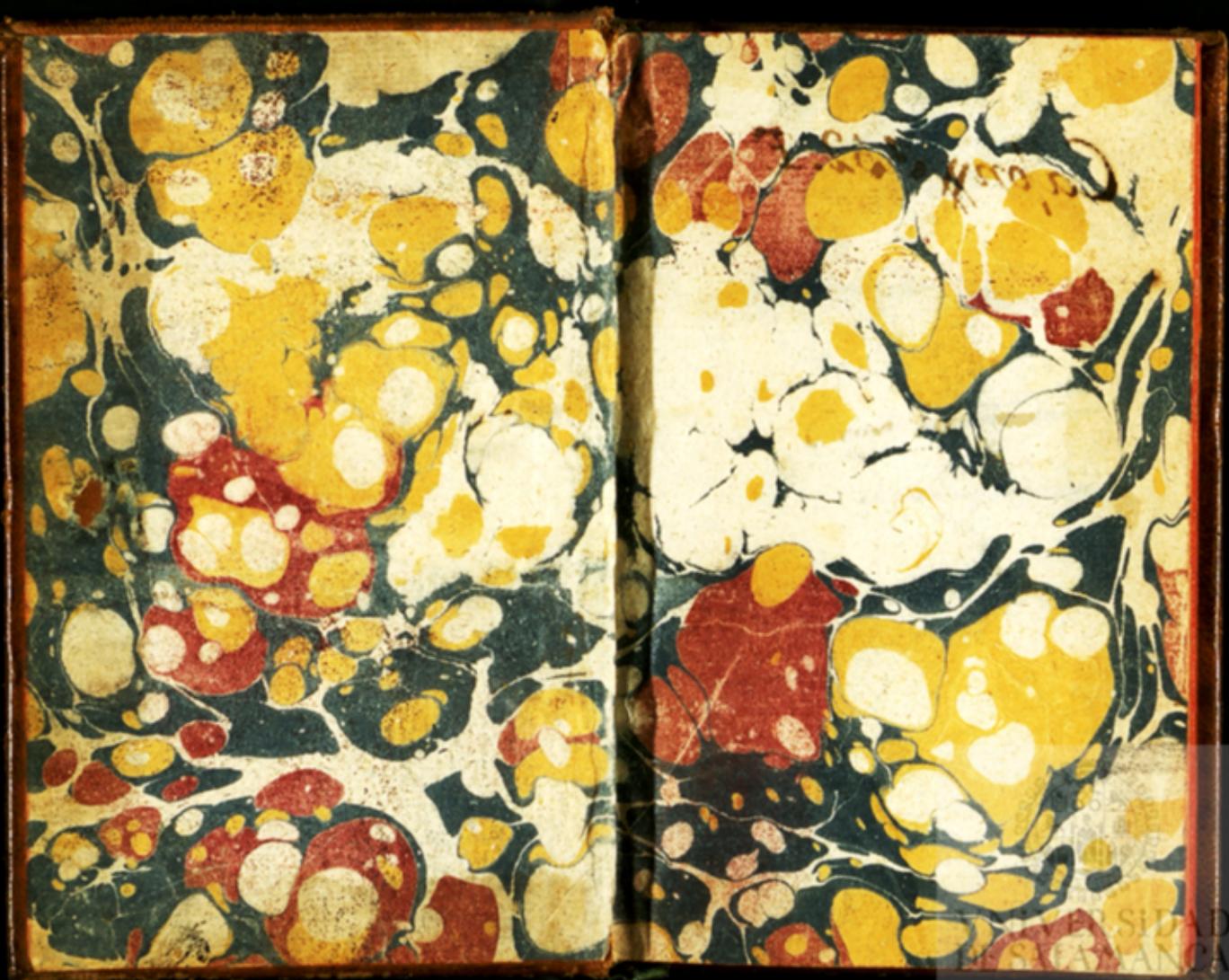
Universidad de Salamanca.

Sala 1 Est. 22 Tab. 8 Núm. 79



UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

GEDOS.USALES



Capony 362. F. fol. 2

ol min,

1^a
30306

~~22-0-22~~

~~Costa I~~

~~22-8-79~~



VNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

GEDOS USALES

Q. 1637065X

PORTRAIT
DE L'ITALIE,
ET DE L'ESPAGNE
MODERNE,
AVEC UNE COURTE ANALISE
DE L'ANCIENNE,

REPRESENTÉ EN DIX LETTRES
missives, où sont contenus les usages des
Espagnols d'aujourd'hui, confrontés avec
ceux des François, pour detruire les abus
de ce Royaume qui sont repandus dans les
autres, en publiant a toutes les Nations
Etrangères le prodige de ses merveilles:

CORRIGÉ, ET AUGMENTÉ, PAR
Pierre Contaut, habitant de cette Cour.

A MADRID,
Chez Manuel Martin, Imprimeur rue
de la Croix.

MDCCLXV.

Avec Aprobation.

UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

GREDO.SUALES

A SON EXCELLENCE,

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ARCOS,

Grand d'Espagne de la première
classe, Gentil-Homme de la Cham-
bre, Commandeur de Calzadilla
dans l'Ordre de Saint Jaques, Che-
valier de la Toison d'or, Lieu-
tenant General des Armées du
Roi, Capitaine des Gardes de
Corps de la Compagnie Espag-
nole, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR.

 *E* petit ouvra-
ge, qui est
le tissu des
merveilles des
Espagnols de ce siècle,
con-

UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

GRECOS USALES

contenant une breve description des anciens, & une courte narration, en termes propres & succints, du bien & du mal qui est renfermé dans leur Royaume, avec une petite note a la fin des usages qu'on observe actuellement en Espagne, confrontés avec ceux qui sont en France, se dedie à juste titre a Votre Excellence, parce que, comme un des plus zelés partisans des deux Nations,

tions, elle le recevra avec ardeur sous sa forte protection: il se dedie encore a Votre Excellence pour qu'a son imitation, & sous les puissants auspices de sa sage conduite, le Public embrasse le bon, & rejette le mauvais qu'il insere. C'est dans ces deux vues, Monseigneur, que j'ai l'honneur d'en faire la dedicace a Votre Excellence; pour la conservation delaquelle, je ferai desormais
sans

sans cesse des vœux au
Ciel, ayant l'honneur
d'être avec un très pro-
fond respect.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE
le très humble, le très
obéissant, & le très fidèle
serviteur,

Pierre Contaut.

LET-

1
LETTRE I.

ECRITE A UN AMI QUI
voyage, & qui est actuellement de
séjour à Madrid pour s'informer
avec lui de l'Italie, & puis de
l'Espagne avec toutes les particu-
larités qu'elle renferme: donnée,
avec la réponse qui suit, aux
Etrangers & à tous ceux du Ro-
yaume qui entendent le François,
pour les amuser & pour les
instruire.

Paris le 20. Septembre 1764.

Monsieur & très cher ami.

Sachant que vous êtes de
séjour à Madrid, depuis six
mois, après avoir parcouru,
pendant l'espace de deux
années, toute l'Italie, j'ai l'hon-
neur de vous écrire aujourd'hui
la présente pour vous prier très
inf-

A

inf-

instamment de vouloir bien me faire le plaisir de m'envoyer, a votre commodité, une petite relation des choses plus particulieres que vous avez observées, pendant votre voyage, dans ce vaste pais d'Italie, avec une autre de celles que vous observez actuellement en Espagne. Je ne doute nullement qu'étant un homme curieux, intrigant, au fait de la carte & d'autres choses au point que vous l'etes, vous ne sachiez, comme on dit communement, au bout du doigt, tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ces deux endroits.

Ainsi marquez-moi, s'il vous plait, en premier lieu quelque chose des plus notables de l'Italie, en m'apprenant quel est le caractère des Italiens, & leur langue. Faites-moi ensuite une description de l'Espagne un peu au long, en me marquant en particulier les moeurs des Dames

E-

Espagnoles qui sont tant de bruit ici. Étant dans le dessein de passer un jour en ce Royaume, j'aurois encore mieux en savoir les particularités plutôt que celles qui sont dans le reste de l'univers. Je souhaite que la présente vous trouve en une aussi bonne santé que celle dont je jouis. Dieu veuille que ce soit de meme. Avec ce souhait je finis ma lettre, me réservant de vous écrire une autre fois plus au long. En attendant cet honneur, j'ai celui d'être avec une parfaite considération & amitié.

Monsieur & très cher ami.

Je suis, Monsieur, votre très humble, & très obeissant serviteur & ami,

J. R.

A 2 LET-

4
LETRE II.

Pour repondre a la precedente.

Madrid le 25. Octobre 1764.

Monsieur & cher ami.

J'Ai reçu avec un plaisir inexprimable la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 du passé. Les larmes m'en sont venues aux yeux de joie; aussi-tot que je l'ai decachetée & vu votre signature, me ressouvenant dans ce meme moment de tous les bons quarts d'heure que nous avons eus ensemble, quand nous étions au pais. Je suis hors de moi-meme de contentement depuis que j'ai reçu de vos cheres nouvelles. Si vous ne m'aviez pas écrit à present, après un si long temps d'absence, l'un de l'autre, je n'aurois guere tardé à vous écrire moi-meme.

5
meme. C'est de quoi vous pouvez être très persuadé, car il n'y avoit pas de jour que je ne pensasse maintenant à vous.

Cher ami, par celle que vous venez de me faire l'honneur de m'adresser, vous me marquez de vous apprendre quelque particularité de celles que j'ai vues en Italie. Vous me donnez-là certainement une commission qui n'est guere petite, & dont je ne puis pas, moralement parlant, m'acquiescer par lettre, parce qu'il y en a tant à raconter que je ne saurois par quelles commencer. Imaginez-vous qu'il faudroit une rame de papier pour vous en marquer seulement une partie. Ainsi dispensez-moi, s'il vous plait, de prendre cette peine-là, qui seroit, je pense fort, inutile, & pour vous, & pour moi; & attendez que nous soyons ensemble. Je vous raconterai alors tous les jours un peu en conversation les merveilles de ce vaste pais.

A 3

Je

Je vous en dirai tant, soit pour la bonne police, soit pour le bon gout, soit pour le bon ordre qu'on y observe, que vous serez extasié de les entendre: c'est de quoi vous pouvez etre par avance très persuadé: je vous dirai seulement à present qu'il renferme des choses rares qui ne sont pas dans les autres endroits, & que c'est avec juste raison qu'on l'apelle par tout le monde le jardin de l'Europe.

Il est effectivement cultivé de meme dans la plupart de ses etats. Car vous pouvez croire qu'il y en a plusieurs qui donnent l'idée du Paradis terrestre, quand on les voit, tant ils flatent la vue & l'esprit. On dit aussi par tout a ce propos que celui qui voyage sans avoir vu l'Italie, n'a rien vu. On pourroit bien dire encore avec juste raison qu'elle devrait servir de modele & de compas a tous les autres pais de l'uni-

l'univers pour leur bon ordre, & pour leur bonne simetrie.

Il y a en verité dans l'Italie plus de chef-d'oeuvres à voir en tout genre, que dans tout le reste du globe. On peut aisement comprendre par là que les plus grands hommes du temps jadis, en fait d'art, comme en architecture, en sculpture, en peinture, en agriculture, en musique, & enfin en quel autre art que ce soit, ont fait leur residence dans tout ce grand pais: & on peut également comprendre par les pieces surprenantes qu'on y voit, qu'il y a eu entr'eux une emulation extremement grande, & comme on ne la voit plus aujourd'hui parmi les hommes, pour avoir poussé les talents au point qu'ils ont fait.

La sainte Rome, capitale de toute l'Italie; le florissant Turin, capitale du Piemont; la riche Venise, capitale de la Republique de

de ce nom ; le superbe Genes, capitale de cette Republique ; le noble Naples, capitale de ce Royaume ; la belle Florence, capitale de la Toscane ; le grand Milan, capitale du Duché du meme nom ; la docte Padoue, capitale du Padouan ; la grassè Bologne, capitale du Bolonez ; l'antique Ravenne, capitale de la Romagne ; les fameuses Livourne, Mantoue, Parme, Modene &c. toutes ces superbes villes, & plusieurs autres que je ne vous nomme point ici, sont autant de temoins autentiques de tout ce que je vous marque, & de garantes autorisées, en cas de contradiction de la part de quelqu'un, par les riches & curieuses antiquités qu'elles renferment dans leur sein, qui ravissent l'esprit, & rejouissent le coeur de tous ceux qui les voient.

Mais que dis-je là ! & a quoi bon de vous citer ici des temoins & des garants, puisque tout le mon-

monde convient que l'Italie a été du temps passé le centre des arts & des sciences ; qu'elle a donné des loix a toute la terre ; & que c'est d'elle que les autres Nations ont puisé ce qu'elles savent aujourd'hui. Cela ne suffit-il pas, pour être persuadé, chacun en son particulier, des beaux restes qui doivent encore subsister dans tous ses vastes états, pour y faire revivre tous ces grands hommes qui les ont habités ? cette idée seule, dis-je, ne suffit-elle pas a un homme d'esprit pour s'imaginer de lui-meme ce que l'Italie doit être encore aujourd'hui sans l'avoir vue.

Quant aux Italiens d'apresent, je vous dirai, cher ami, qu'ils sont des gens savants, adroits, industrieux, afables, laborieux, grands politiques, & fort propres pour apprendre les langues. Mais ils ont par tout la reputation d'être un peu dissimulés, vindica-

ca-

catifs, jaloux, traitres & rusés; je ne sai pourquoi. Pour moi, je n'en ai point la meme opinion; & je voudrois avoir à faire toujours avec eux, tant je suis content de leurs bonnes façons.

Pour ce qui concerne leur langue, elle est fort harmonieuse, très propre pour le chant, & tout-à-fait admirable dans la bouche des Dames. Elles lui donnent une certaine douceur qui enchante tous ceux qui les entendent parler.

L'un & l'autre sexe sont fort bien faits; mais les femmes l'emportent sur les hommes; etant d'ailleurs extremement engageantes par leurs belles manieres, & plus encore par leurs douces paroles qui sont comme une espece de harmonie dans le coeur des hommes, & sur tout dans celui des Etrangers qui ont un baragouin de langue un peu grossier.

Par ce que je viens de dire, vous

vous pouvez aisément tirer la conséquence que l'Italie est le centre des plaisirs de la vue & de l'ouïe: oui, cher ami, c'est ainsi: on peut meme dire qu'elle est celui de toute sorte de divertissements. C'est assez pour le croire, de savoir que les Italiens sont tous de grands danseurs & de grands musiciens, je croi qu'il n'y a pas de meilleure preuve que celle là. Voilà tout ce que j'ai à vous dire par lettre d'eux, de leur Langue, & de leur pais.

Je vous en parlerai plus amplement en detail, quand nous serons ensemble en France, ou ici, puisque vous devez y venir. Dieu Veuille que ce soit dans peu, pour avoir le plaisir de vous voir & de vous embrasser. En attendant, menagez avec soin cet embonpoint de santé dont vous jouissez maintenant. Quant au mien, il est aussi en très bon etat. Le seigneur Veuille nous le conser-

ver

ver aux deux des longues années.

Après vous avoir fait une relation en gros de l'Italie, je vai vous en faire une autre, a peu près dans le meme gout, de l'Espagne, puisque vous m'en demandez une. Mais avant il est bon de vous prevenir, cher ami, qu'il y a bien de la différence d'un endroit a l'autre; & que pour vous faire un raport fidele des deux, il faut de toute nécessité vous faire passer d'une extrémité a l'autre; vù que l'un a été cultivé en tout au suprême degré, & que l'autre a été au-contraindre entierement negligé. Jugez-en vous-meme quisqu'on ne voit dans ce dernier presqu'aucun beau reste des Ancêtres qui frappe un peu l'esprit, tandis qu'on en voit tant dans le premier.

Je ne sai en verité a quoi les anciens Espagnols ont pensé, & a quoi ils ont pu employer leur temps. Il faut certainement qu'ils aient

aient mené une vie bien oisive pour avoir laissé si peu de leurs marques dans le monde, & en friche tous leurs païs. Je vous assure qu'ils n'ont guere travaillé à immortaliser leur nom. Ils l'ont tous enterré en mourant avec leur corps, car il n'est plus question d'eux presentement sur la terre.

Quel dommage qu'ils aient laissé a l'abandon un Royaume si bon de lui-meme! Car imaginez-vous qu'il est couvert d'un Ciel extremement beau, entouré d'airs tout-a-fait salubres, muni par tout d'eaux excellentes, rempli de mines d'or & d'argent, & très abondant en terres fertiles & en climats temperés. Et quel dommage encore qu'ayant, de l'aveu de tout le monde, par un don de la nature, de l'esprit audeffus de tous, ils en aient si mal profité!

Il y a eu cependant parmi le nom-



nombre, & sur-tout du quatorzieme au quinzieme siecle, pour vous expliquer tout, quelques illustres Personnages qui ont laissé après leur mort quelque piece remarquable; & des Auteurs, quelques beaux escrits qui sont aujourd'hui le jour l'admiration de tout le monde entier, & qui les font revivre encore à present en eux, quoique morts: il y a eu aussi de tout temps quelques grands hommes qui se sont signalés du coté des armes, & rendus recommandables à jamais par les beaux exploits qu'ils ont fait; ainsi que l'histoire l'enseigne & que la conquete des Indes & de plusieurs autres pais le prouve; mais le nombre des uns & des autres, & sur tout celui des premiers, est assez limité.

Je fais memoire dans cette lettre de ces illustres Personnages pour leur rendre le laurier qui leur

leur est dû, & pour qu'on ne les confonde point avec les autres. Mais que dis-je là! Et comment pourroit-on les confondre avec les autres, puisqu'ils sont morts & ensevelis dans un oubli eternal, & que ceux-ci revivent encore une seconde fois au monde? Les uns en leurs ouvrages; & les autres en leurs actions heroïques.

Quel trait glorieux! Pour les heros, pour les Auteurs, & pour les gens a talent qui se sont signalés en quelque chef-d'oeuvre pendant leur vie. Et quelle amorce attrayante! Pour exciter les hommes vivants à acquerir une pareille gloire.

Pour revenir au discours de ci-dessus, il faut vous dire, cher ami, que suivant le calendrier d'ici, il y a 4008 ans de la fondation de l'Espagne, & que lui ayant, malheureusement pour elle, manqué, pendant preique tout

tout ce temps, ce qui est une chose tout-a-fait etonante, assez d'habiles gens, en arts liberaux & mecaniques, c'est-a-dire, de bons sculpteurs, de bons labou-reurs, de bons ingenieurs, & pour l'expliquer en un mot, de toute sorte de bons artistes, qui l'aient cultivée & embelie, elle s'est toujours trouvée au des-fous des autres Royaumes, pour la culture des terres, pour la si-metrie des chemins & des villes, pour les bons morceaux d'archi-tecture & de peinture, & finale-ment pour toute sorte de chef-d'oeuvres. Ce qui l'a faite regarder de tout temps avec très juste raison, par dessus les epaules, par les autres nations.

Mais il faut vous dire aussi en meme temps, cher ami, pour vous instruire bien de tout, que par un coup surprenant du Ciel, elle a changé soudainement de face, & qu'elle n'est plus la meme de-

depuis un certain temps, & sur-tout depuis les trois heureux der-niers Regnes.

Vous devez savoir a ce pro-pos que le ministere du premier a fait secouer a tous les Espag-nols le joug de la molesté où ils estoient entierement adonnés; que celui du second leur a fait ouvrir les yeux a bien de choses, en leur inspirant de l'emulation pour les lettres, & du gout pour le commerce; & que celui du troi-sieme, qui est celui d'apresent, leur fait voir clairement en tout l'utilité du bon, & le prejudice du mauvais.

De maniere qu'il y a aujour-d'hui en Espagne, comme par tout ailleurs, de gens de gout, de talent, de genie & d'industrie; de gens habiles en toute sorte d'art liberal & mecanique, & capables de disputer aux Nations Etrange-res la perfection de leurs ouvra-ges: il y a en outre parmi eux une

B

emu-

emulation des plus grandes , tant pour les arts que pour les sciences.

Tous travaillent , a l'heure qu'il est , tant a l'envi , les uns d'un coté , & les autres d'un autre , chacun en son art , que tout semble concourir à mettre un jour ce Royaume a niveau , ou au dessus des autres : a quoi il est certain qu'on parviendra a la suite du temps , si on continue à faire de meme : car figurez-vous qu'on y voit deja à present les trois Provinces de Catalogne , de Valence , & de Navarre en un etat admirable , & qu'on travaille journallement à metre les autres sur le meme pié , ou sur un meilleur.

On y voit en plusieurs endroits des chemins royaux , commencés d'une ville a l'autre , pour la commodité , sans doute , des Voyageurs , & pour la facilité du commerce ; on y voit par tout des

des postes etablies ; des edifices superbes en divers lieux ; des auberges passablement bonnes dans la plupart des villes , tandis qu'il n'y en avoit pas anciennement une seule qui valut la plus mauvaise des pais Etrangers.

Et il s'y en etablira vraisemblablement de meilleures a l'avenir , a mesure qu'on rendra les chemins plus praticables , qu'on agrandira les villes , que le peuple s'augmentera & que les voyageurs se multiplieront. Ce qui arrivera infailliblement dans peu d'années avec toutes les bonnes precautions qu'on prend de jour en jour pour cela.

Les batissés qu'on fait à present ici sont au dernier gout , & par consequent aussi belles qu'ailleurs : on y voit continuellement demolir des maisons pour les batir de nouveau a la moderne. Ainsi il est aisé de comprendre par-là que les villes prendront

insensiblement petit a petit une autre decoration bien différente de l'ancienne, par les beaux & magnifiques edifices dont on les enrichit tous les jours, en échange des vieilles barraques dont on les depouille continuellement.

On s'occupe à embelir à present dans plusieurs endroits du Royaume les avenues des villes, comme pour annoncer aux Etrangers le plaisir qu'on aura de les y recevoir a l'avenir; afin de les y attirer, & d'y augmenter par ce moyen le commerce, pour l'utilité des habitants.

On embelit de temps en temps celles de Madrid; & on fait actuellement dans toute cette ville, de si bonnes reparations que dans la suite, ou plutot dans peu, elle sera une des plus belles Cours de l'Europe.

En outre on cultive par tout les terres, comme on n'a jamais fait: en un mot, on remueici tout;

tout; on y change tout; on y reforme tout, comme si on vouloit faire entrer une autre Italie dans l'Espagne.

Entre autres bonnes choses, on vient d'y etablir une Ecole Militaire, a peu près comme la notre, qui fera infailliblement avec le temps briller davantage tout le corps de l'armée.

Un Courrier par mer pour les Indes; c'est un Paquebot qui doit partir tous les mois de la Corogne pour là-bas, & un autre de là-bas pour la Corogne. Voilà là un etablissement des plus beaux, tant pour le commerce que pour l'etat, & dont on n'avoit jamais entendu parler.

Une Loterie royale sur le pié de celle de Naples, qui, dans le fond ne peut apauvrir personne, & peut faire la fortune a plus de quatre, dans le meme temps qu'elle fera fleurir davantage

l'etat par la circulation d'argent qu'elle causera.

Il en est de meme du Thre-
for royal par raport a l'argent,
que du coeur de l'homme par
raport au sang: l'un & l'autre
doivent estre regardés comme
deux reservoirs: il sort conti-
nuellement de celui-ci un torrent
de parties de sang qui se repand
par le moyen des arteres,
par tout le corps; & puis par le
moyen des veines, elles revien-
nent a leur source, qui est le
coeur; c'est precisement cette cir-
culation de sang qui donne la
vie a l'homme: la meme chose,
il sort continuellement du Thre-
for royal des sommes immenses
d'argent qui se disperent chez
tous les particuliers, par les de-
penses affreuses que l'etat est sans
cessé obligé de faire; & puis par
les impots qu'on met sur eux,
elles retournent a leur source,
c'est-a-dire au Threfor royal; c'est
aussi

aussi uniquement cette circula-
tion d'argent qui maintient le
Royaume.

Ainsi cette regle posée, y a
t-il pour le peuple de meilleur
impot que celui d'une Loterie.
A propos d'impot, je vous dirai
ici en passant qu'il n'y en a pas
tant dans ce Royaume que dans le
notre; & en fait de Loterie, celle
qui attire l'argent des pais Etran-
gers, fait fleurir doublement l'etat.

A le prendre comme on vou-
dra, l'establissement d'une Loterie
royale est toujours utile pour le
bien de l'etat, parce qu'outre
qu'elle fait circuler davantage
l'argent dans tout le Royaume,
elle empeche en partie qu'il ne
passe aux Loteries Etrangeres,
c'est-a-dire aux autres pais: ce
qui n'est pas un petit article, si
on y fait bien reflexion: & c'est
bien pour cela aussi qu'on voit
plusieurs Loteries royales, au lieu
d'une, dans la plupart des Ro-
yaumes.

On établit finalement tous les jours dans ce Royaume de nouvelles choses qui surprenent tous les esprits, par les effets surprenants qu'elles produisent.

Quelle particularité étonnante! Quel événement admirable! Ou plutôt quel coup du Ciel favorable! Qu'après trente neuf siècles que l'Espagne a croupi, généralement parlant, dans l'ignorance, & resté, comme on dit vulgairement, dans la poussière, on la voit dans le quarantième siècle secouer tout d'un coup avec tant de force le joug de l'un & de l'autre, & faire face à toutes les Nations de la terre.

Voilà, mon cher ami, quelle est la police, & le gouvernement des Espagnols d'aujourd'hui. Ainsi la chance a bien changé, & tourné à leur avantage. Certes on ne peut plus leur reprocher à présent d'être indolents, ni se moquer de leur peu de talent; com-

comme on a fait pendant un si long temps; & prenons bien garde maintenant qu'ils ne se moquent un jour de nous à leur tour, car ils se mettent, je vous assure, en train de pouvoir le faire, si nous nous relâchons.

Vous devez savoir qu'ils s'appliquent maintenant aux sciences autant qu'ils les ont méprisées ci-devant, pour récompenser sans doute le temps perdu. Les imprimeries sont aujourd'hui très communes chez eux. Ils impriment sans cesse des ouvrages nouveaux qu'ils composent avec tant d'art qu'ils sont dignes de l'attention des hommes plus savants. Ils impriment encore continuellement quantité de ces beaux livres François, & autres Etrangers, jusqu'aux plus anciens qu'ils traduisent en leur langue, en leur donnant, dans les endroits qu'il faut, un autre sens & un autre lustre bien différent de celui qu'ils ont.

ont. Ainsi vous voyez par-là qu'ils commencent déjà aujourd'hui à perfectioner les ouvrages d'autrui.

Vous pouvez croire qu'ils sont tous à l'heure qu'il est des fins & subtils speculateurs de tout ce qui se fait de bon & de mauvais dans les Royaumes Etrangers, pour imiter l'un en le perfectionnant, & pour rejeter l'autre en le meprisant. Il ne seroit donc point du-tout etonnant de voir fleurir dans la suite les sciences en Espagne, comme on les a vues fleurir en premier lieu en Grece, puis en Italie, & à present en France, sans faire du tort à l'Angleterre & à l'Allemagne. Pour moi qui connois l'esprit des Espagnols, je croi qu'il arrivera de meme, s'ils continuent à faire comme ils font; vû que les sciences ne sont pas hereditaires, & qu'elles sont au-contraire de tout le monde, ou pour
mieux

mieux dire; de tous ceux qui s'apliquent à les acquerir.

Vous saurez que les Espagnols sont naturellement spirituels, devots, sobres, patients & charitables; mais très lents dans leurs deliberations, & peu decisifs dans les affaires; ils les trainent toutes, jusqu'aux plus petites, tant en longueur, qu'il y en a souvent pour perdre la patience avec eux. C'est tout ce que j'ai à vous dire au sujet de leur caractere.

Quant a leur langue, elle est fort facile à entendre, & très belle à parler. Mais elle le seroit encore davantage, si on savoit lui donner un ton un peu doux, comme les Italiens font a la leur. Elle est extremement energique, & par consequent tout-a-fait propre pour la poesie. Aussi ils ont, je vous assure, des morceaux excellents dans ce genre d'ecriture; s'avifant tous de faire des vers jusqu'aux palefreniers, & marmitons de Cuisine.
Pour

Pour ce qui concerne les Dames Espagnoles, vous saurez, cher ami, qu'elles sont en general d'une complexion fort delicate, paroissant de beauconp plus effeminées que non Françoises. Ce qui les rend aux yeux des hommes, & plus mignonnes, & plus attrayantes. Quant a leur beauté, je vous dirai qu'il y en a de bien belles ; mais je dois vous dire en meme temps, qu'il y en a aussi de bien laides ; quoiqu'aucune ne veuille l'etre, ainsi que dans aucun pais du monde. Elles sont dailleurs fort vives & fort spirituelles, s'adonnant generalement toutes si fort a la lecture des Comedies, qu'elles sont capables de représenter, chacune en son particulier, le role de comedienne ; elles le representent bien aussi chez elles, quand il leur en prend l'envie. Cette sorte d'étude les rend plus agreables en conversation, & plus fécondes en beaux termes.

Pour

Pour ce qui est de leurs moeurs, dont vous me demandez avec tant d'instance que je vous instruisse, je vous dirai qu'elles sont les memes que celles de toutes les autres femmes du monde. Elles ne peuvent pas etre autres nonplus, puisqu'elles ne tendent toutes qu'a un meme but ; qui est a celui de plaire, de passer pour belles, d'etre recherchés, estimées, flatées, caressées & aimées. Je ne sâche avoir jamais connu d'autres moeurs, ni d'autre caractere aux femmes. Si vous leur en avez reconnu quelque autre, faites-moi l'amitié de m'en faire part, & je vous en serai infiniment obligé.

Cher ami, m'apercevant que ma lettre se fait extremement longue, & qu'elle pourroit vous causer de l'ennui par sa lecture, si je voulois la continuer davantage, je vai la finir en vous priant



priant de me croire bien sincèrement.

Monfieur & cher ami.

Votre très humble & très obeiffant ferviteur & ami.

J. P.

CHer ami, tout ce que je viens de vous dire de bien des Espagnols d'aujourd'hui, ne peut pas s'appliquer a un chacun d'eux; non certainement, car il y en a plusieurs, je vous assure, parmi le nombre, qui ont encore confervé avec eux cet esprit rance de leurs antecesseurs. Il y en a aufsi quantité d'autres, qui, antichés du petit favoir que la nature leur a donné, s'en tiennent a la pointe d'esprit, sans vouloir se donner la peine de rechercher, par une etude serieuse, celle du bon sens, pour se met-

mettre en etat de pouvoir contrebalancer dans les choses, le bon & le mauvais.

La plume de ceux-ci qui abonde, je croi, par tout, & plus encore ici qu'ailleurs, ne s'apliquant ordinairement, par le droit du role qui lui est dû, qu'a la bouffonade, & a la censure, est toujours prete à satiriser & à déchirer impitoyablement, pour peu qu'il y ait lieu, le tiers & le quart, par un jeu badin & mordant de mots choisis qui plait beaucoup, en toute saison, a l'auditeur, quoiqu'il offense le bon sens. Pour etre moins sujet a sa critique, quoique je m'en mette peu en peine & au dessus, je vous dirai ici, cher ami, en contradiction a ce que j'ai ecrit ci-dessus de l'Espagne, qu'elle a eté anciennement, ainsi que les vieilles histoires l'enseignent, le theatre de la guerre, la demeure des grands hommes,

&

& le Royaume qui ait fleuri le plus. Mais comment a t-il fleuri? Si on le demande aux histoires d'aujourd'hui, elles repondront que ça été dans le temps que les arts & les sciences n'étoient guere connus sur la terre. Or donc considerant bien ce point, je ne me dedis pas de tout ce que je vous ai écrit dans le corps de ma lettre, au sujet de l'Espagne ancienne & moderne; disent ce qu'ils voudront tous ces pauvres petits demi-historiens du monde. J'ai pour guide, & pour garant, le bon sens & la raison qui me deffendront en tout temps, contre tous ceux qui voudront me contrarier là-dessus, par un esprit mauvais, satirique, & jaloux.

LET-

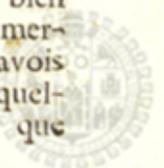
LETTRE III.

Paris le 16 Novembre 1764.

Monsieur & cher ami.

J'ai reçu avec un plaisir que je ne saurois vous exprimer la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en réponse à la mienne. Je suis ravi, cher ami, que votre santé soit en si bon état que vous me marquez. Plaise au seigneur qu'elle se maintienne ainsi des longues années. Si mes prieres sont exaucées, ce sera de meme. Les singularités que vous m'avez apprises, au sujet de l'Italie, sont si belles, si plaisantes, si amusantes & si divertissantes, qu'elles font un plaisir charmant de les entendre. J'avois bien oui dire de tout temps des merveilles de ce grand pais; j'avois meme oui dire qu'il est en quel-

C


 VNIERSIDAD
DE SALAMANCA

que façon au dessus des autres, pour la simetrie des terres, & pour l'arrangement des villes; mais je ne croyois pas que ce fut a un si haut degré que vous me marquez.

Depuis que j'ai reçu votre chere lettre, j'ai plus d'envie que jamais de le voir, & je suis tout déterminé, a l'heure qu'il est, de passer en droiture dans tous les beaux & vastes etats qu'il contient, quand je me mettrai en voyage pour parcourir l'Europe; Et après que j'y aurai vû, bien à souhait, toutes les particularités qu'il y a à voir, pour avoir le plaisir de pouvoir les publier aussi a mon tour, je passerai en Espagne pour suivre vos traces, & pour y voir ces belles choses qu'on y a faites, dites-vous, depuis un certain temps, avec toutes celles qu'on y fait actuellement, & qu'on y fera jusqu'alors. Vous ne sauriez croire, mon

cher

cher ami, combien je suis charmé, en mon particulier, qu'on embelisse de jour en jour, de la force que vous dites, ce Royaume. Les nouvelles avantageuses, ou plutot les prodiges admirables que vous m'en avez appris, m'ont fait tant de plaisir, qu'il n'y a pas de moment dans la journée que je n'y pense.

Vous devez savoir, cher ami, que j'ai naturellement une propension extremement grande pour les Espagnols, sans en connoitre aucun. Je ne sai si c'est a l'occasion des parents que j'ai en Espagne, ou si c'est par raport a leur proximité. Il se peut que c'est pour l'amour de l'un & de l'autre. Depuis l'etrote alliance qui s'est faite entre les deux Nations, j'ai encore plus d'estime, plus d'amitié, & plus d'inclination pour eux qu'auparavant. Au reste, je croi qu'il en arrivera autant a tous les sujets des deux

Monarques qui ont le coeur un peu bien placé.

Par ce que je vous marque, jugez, s' il vous plait, si je dois être content du beau & favorable changement qui arrive aujourd'hui, si subitement que vous dites, en Espagne. Oui vraiment, je le suis a un si haut point que je ne puis pas l'expliquer; regardant comme un miracle, un effet si surprenant, de meme que tous ceux a qui j'ai communiqué votre chere lettre. Il faut certainement que les Espagnols qui ont un peu d'esprit, soient à present au comble de leur contentement, voyant sortir de jour en jour leur Royaume des tenebres de l'ignorance, pour entrer de plus en plus dans les rayons de la science.

Le portrait que vous m'avez fait des Italiens & des Espagnols, m'a plu beaucoup. Je suis bien aise de favoir un peu leur caracte-

tere, pour m'y conformer quand je serai avec eux. Quant a celui des Dames, il est charmant; il inspire en 'aprenant dans le coeur d'un chacun, une certaine joie interieure avec un desir ardent de les voir & de les connoitre. Ce sera bien aussi pour cette raison que je presserai, autant que je pourrai, mon voyage. Mais je crains de ne pouvoir l'entreprendre, quelle chose que je fasse, que d'ici a deux ans, suivant que je vois l'intention de mon pere, & les affaires de la maison. Ainsi en attendant, faites-moi le plaisir de m'ecrire, s'il vous plait, de temps en temps, en m'apprenant toujours quelque chose de nouveau du Royaume où vous etes, pour mon gouvernement à l'avenir. Apprenez-moi, je vous prie, à present quelque chose de la Cour d'Espagne, de la Religion des Espagnols, de leur façon de vivre, & de quelle ma-

maniere les Etrangers sont reçus
chez eux. J'espere que vous le
ferez de meme, en me croyant
toujours bien sincerement.

Monfieur & très cher ami.

Votre très humble, & très
obeiffant ferviteur & ami,

J. R.

LET-

LETRE IV.

Pour repondre a la precedente.

Madrid le 6 Decembre 1764.

Monfieur & cher ami.

JE fuis charmé que ma lettre
vous ait caufé le plaisir que
vous dites, par les nouvelles fur-
prenantes que je vous ai aprifes.
Mais ce fera bien autre chofe,
cher ami, quand vous verrez de
vos propres yeux, tout ce que
je vous ai marqué. Ce fera cer-
tes alors que vous ferez surpris,
content & fatisfait, a l'afpect de
tant de belles chofes, qui vous
raviront la vue, qui vous rejoui-
ront le coeur, qui vous occupe-
ront les fens, & qui vous laif-
feront l'efprit en extafe, en lui
caufant un certain plaisir que
vous ne faurez expliquer. Ainfi
fi vous m'en croyez, vous pref-

C 4

seriez, autant que vous pourrez, votre depart pour aller vous instruire de vous-meme en Italie de la realité, & de la grandeur excessive de toutes les particularités admirables qu'il y a à voir; Et puis vous passerez, ainsi que vous me marquez, en Espagne, où vous serez peut-estre encore, & plus surpris, & plus satisfait, d'y voir les merveilles que vous y verrez, en consideration qu'il n'y en avoit presque point du tout à voir du temps jadis. Cette idée si contraire du passé & du present, qui se representera infailliblement alors dans votre esprit, pourra causer l'effet de cideffus; etant sur tout si bien disposé que vous dites en faveur des Espagnols.

Pour satisfaire votre curiosité au sujet de la Cour d'Espagne, de la Religion des Espagnols, de leur façon de vivre, & de l'accueil qu'ils font aux Etrangers, je vai vous

vous dire en precis tout ce que je sai sur chacun de ces points.

Vous saurez donc pour le premier que cette Cour est très bien située, & très bien peuplée. Elle est au pié d'un cordon de montagnes, dont elle est éloignée de 7 a 8 lieues, & dont elle reçoit continuellement des airs tout-a-fait sains qui viennent la balayer, la rafraichir, & la temperer, en chassant ceux qui y sont dedans, & en prenant leur place, jusqu'à un pareil retour d'office. C'est pour cette raison-là qu'elle jouit d'un air pur & sercin, & qu'on a pu l'habiter du temps passé, malgré toute sa malpropreté. Elle est batie sur des petits coteaux insensibles, qui la rendent de loin, de distance a autre, de plusieurs figures qui divertissent agreablement la vue; mais elle est dans le fond, comme ronde en ovale, ou pour mieux dire, de la figure-

gure d'un cuir de boeuf, en imitation de celle du Royaume. On y compte de 25000 a 30000 maisons, & de 550000 a 600000 habitants. Elle est, de l'aveu de tout le monde, la plus riche de l'Europe & par-consequent de l'univers.

Puis elle est une des plus brillantes qu'on puisse voir en noblesse. Jugez-le vous-meme puisqu'il y a actuellement 60 Ducs, 100 Comtes & Vicomtes avec 100 Marquis, s' il n'y en a pas davantage, qui l'habitent, sans compter une infinité d'autres Seigneurs qui n'ont pas de titre. Il y a en outre un nombre infini de gens nobles, & de Gentils-Hommes, avec quantité de Seigneurs Etrangers qui s'y sont venus établir, de meme que quelques Princes & Princesses.. Il y a ordinairement autant d'Embassadeurs qu'il y a de Royaumes en Europe.

En

En un mot, il y a, à proportion, dans cette Cour, & dans tout le Royaume, des Seigneurs, des Gentils-Hommes & des Nobles autant qu'il puisse y en avoir dans aucune autre, s'il n'y en a pas davantage. Il faut bien aussi que ce soit de meme pour pouvoir en envoyer de temps a autre aux Indes, pour y gouverner les Places de guerre & les Provinces qui y sont en si grand nombre.

La principale Noblesse se divise en deux classes, sans nombre limité. Ceux de la premiere se couvrent & s'asseyent au Palais devant le Roi, bien entendu quand sa Majesté est couverte & assise elle-meme: ceux de la seconde n'ont pas ce droit. On appelle les uns & les autres Grands d'Espagne du premier & du second ordre. Les premiers tiennent le rang de nos douze Ducs & Pairs en France, excepté que ceux-

ceux-ci ne se couvrent jamais au Palais devant le Roi. Il y a encore à dire que les Grands d'Espagne sont regardés la plupart comme Princes de Sang, descendant de Rois.

Ce qu'il y a de remarquable, de bon, & de louable en la Noblesse de cette Cour, c'est qu'elle commence à s'apliquer aujourd'hui, a l'imitation du commun, aux belles lettres, comme on n'a jamais vu. Elle se met à present sur le bon pié de donner des precepteurs choisis & foncierement savants a leurs Enfants, dès leur bas age, pour qu'ils aprennent de bonne heure les Principes des sciences, & qu'ils les possèdent bien, etant grands. Aussi il y a, a l'heure qu'il est, je vous assure, parmi eux, de gens très éclairés, qui ne cedent rien a personne, en fait de raisonnement.

Vous devez sçavoir qu'ils s'apliquent journallement aux sciences,

ces, comme on n'a jamais fait, par le secours des bons Maitres, & des plus fameux Auteurs qu'ils ont chez eux. Il y en a qui ont des Bibliothèques superbes, etant aussi bien gâtnies qu'on puisse en voir ailleurs; car on y trouve jusqu'au plus petit livre. Il y en a encore qui composent des ouvrages qui font l'admiration de tous ceux qui les voient.

En un mot, pour l'expliquer plus court. Il semble qu'il y a aujourd'hui chez la noblesse de l'emulation pour les lettres, comme chez le particulier. Il semble encore que les deux veillent lutter ensemble à qui remportera à l'avenir le prix des sciences, de la façon qu'ils s'y prennent. S'il arrive que la balance tombe du côté des premiers, alors tout est dit; tout ira le mieux du monde en Espagne. Ce Royaume se mettra en tout au plus haut degré de sa perfection. Je ne vous en dis

ais pas les raisons, parce qu'elles paroissent assez d'elles-mêmes à ceux qui ont de l'esprit comme vous, sans autre explication. Voilà, mon cher ami, tout ce que j'ai à vous dire de la Cour & de la Noblesse d'Espagne.

Quant à la Religion des Espagnols, vous saurez qu'elle est la même que celle qui est dans toute la Catholicité. Elle ne peut pas être autre non plus, puisque les Espagnols sont Catholiques, & que la Religion Catholique est la même par tout: mais elle est sans dispute, sans argument, sans objection & sans contradiction de la part de personne, & par conséquent tout-à-fait edifiant. Tous généralement, petits & grands, ignorants & savants, la suivent avec le même esprit, avec la même humilité & avec la même ponctualité, ne reconnoissant tous qu'un même dieu, qu'une même Eglise, & qu'une même loi. En quoi ils sont certainement

47
ment bien fondés, puisque c'est de même; Et ils feront bien de s'en tenir là toute leur vie, sans vouloir approfondir, par des disputes frivoles, comme on fait ailleurs, les mystères plus secrets de Dieu; vû qu'il n'y a point de raisonnement humain qui puisse les développer. O plut à Dieu, cher ami, que ce fut de même dans toute la catholicité!

Les gens du commun sont simplement instruits ici du petit catéchisme, & de ces points de Religion qui sont absolument essentiels pour leur salut. Ils s'en tiennent tous là avec un esprit de soumission admirable, sans passer plus loin, par les bons sentiments qu'on leur inspire sur ce point, dès leur bas âge. Et si tant étoit que quelqu'un voulut s'en écarter dans la suite par des raisonnements barroques, ainsi qu'on fait ailleurs, on l'en empêcheroit bien. Les Supérieurs, c'est

c'est-a-dire les membres de l'Eglise s'y opoſeroient tout de ſuite, de meme que tous les laïques qui l'entendroient parler ſi hors de propos; car on ne ſouffre point ici aucune ſorte de diſpute ſur la Religion. Voila là, cher ami, une choſe très bien etablie, & alaquelle toute la Catholicité devroit ſe conformer, etant de l'importance qu'elle eſt. Si c'étoit de meme, il n'y auroit pas, je vous aſſure, alors le trouble & la perturbation qu'on voit regner dans la plupart des Royaumes.

Je vous ai écrit dans ma precedente que l'Italie devroit ſervir de modele & de compas a toutes les Nations du monde, pour le bon ordre & pour la bonne ſymetrie des terres & des villes: Et bien, je dois vous dire à preſent dans celle-ci, cher ami, que l'Eſpagne devroit ſervir auſſi de modele & de compas a tous les peuples

ples Chretiens qui ſont ſur la terre, pour l'eſprit de Religion, & pour la ſage reſignation aux pteceptes de Dieu & de l'Eglise.

Pour reprendre le fil de la converſation de ci-deſſus, il faut vous dire, cher ami, qu'on n'embrace point ici dans les Ecoles de Theologie pluſieurs ſentiments. On ſuit generalement par tout ceux de Saint Thomas & de Saint Auguſtin. On ſuit auſſi, pour vous expliquer tout, en certaines Ecoles, ceux des ſavants Scot & Suares, avec ceux de quelque autre Auteur approuvé, qu'on cite en quelques endroits; mais le nombre de ces Sectateurs n'eſt pas grand. On n'adopte point ici, comme dans les autres Royaumes, une multitude de ſentiments ſans fin, qui ne ſervent dans le fond que de confulion.

On y cite cependant, de meme que par tout ailleurs, dans la Theologie dogmatique, toute ſor-

te d'Auteurs, de ceux qui ne sont pas aprouvés, pour les combattre & pour les refuter. Mais on le fait avec tant de force, & avec tant d'efficace, qu'on n'entend jamais parler dans ce Royaume, hors des Ecoles, ni de Jansenistes, ni de Calvinistes, ni de Lutheriens, ni de Deistes, ni d'aucun autre Auteur condamné. Ce qui est fort lauable, & tout-à-fait à sa place.

Car n'est-ce pas, entre vous & moi, un abus des plus grands, l'adoption de tant de sentiments, si contraires, les uns aux autres? C'est précisément de là que naissent toutes les disputes, & toutes les erreurs qu'on voit semées aujourd'hui parmi les hommes. Et n'est-ce pas encore un aveuglement bien grand de s'écarter d'un pas, en matiere de Religion, des opinions du grand Saint Thomas, & du juste Saint Augustin, ou de quelque autre Saint, de ceux qu'on cite dans la Theologie,

pour

pour suivre celles d'un Luther, d'un Calvin, ou de quelque autre simple Auteur particulier, dont on fait positivement que la vie a été fort dereglee jusqu'à la mort, sans aucun amandement, tandis que celle du premier a été un exemple de vertu, ainsi que la mort du second, comme l'état où ils sont presentement le demontre? Et n'est ce pas enfin être depourvu de tout bon sens, d'avoir inventé, depuis un certain temps, en dernier ressort, cet impie sisthème de Deiste. Je l'apelle ainsi, puisqu'on entend par Deiste, celui qui ne croit en rien de Divin, qu'en Dieu seul; qui nie tout le mystere de Religion, jusqu'à Jesus-Christ lui-meme, & la Sainte Vierge, excepté Dieu. Y a t-il sisthème dans le monde plus sot, plus libertin, & plus pernicieux que celui là? Ne faut-il pas être possédé du demon, pour pouvoir penser de meme? Pour moi, je

croi, & je jure dans cette occasion, quoique le jurement ne soit point permis, que c'est ainsi.

Plaise au tout puissant que ce vilain sistheme, de meme que cette fatale, & pernicieuse divertité d'opinions où l'on est aujourd'hui, si contraires au bon sens & a la Religion, se détruissent pendant nos jours, ainsi que nous avons vu détruire cette autre infame opinion où l'on étoit anciennement qu'il y avoit des athées, c'est-à-dire des gens qui ne reconnoissoient point un Dieu, ou un être au dessus d'eux. Graces au Ciel! on a reconnu a la fin l'erreur de cette grande heresie, & compris qu'il n'y a personne dans le monde, qui, dans le fond de sa conscience ne reconnoisse qu'il y a au dessus de lui une cause supérieure, a moins que ce ne soit un fou, ou un simple d'esprit. De là vient aussi qu'on voit parmi les memes sauvages, adorer, les
uns,

uns, le Soleil; les autres, la Lune; Et les autres, quelqu'autre chose.

N'ayant point ceux-ci le discernement de connoître que ce sont des choses inanimées ce qu'ils adorent, & qu'elles ne peuvent par consequent pas operer d'elles-memes sur les animées, ils tombent dans cet abus. Leur seule adoration, quoique mal fondée, suffit pour prouver a celui qui a l'ombre de raison, l'existence d'un être Supérieur, ou d'un Createur, qui est Dieu, puisqu'on veut l'appeller ainsi.

Ce Philosophe Anglois, ou François, soit qu'il soit, peu m'importe de le savoir, a donc beau prouver si subtilement qu'il fait, qu'il n'y a point de Dieu; que le Ciel, la terre & la mer sont de tout temps; que la mer a produit tout ce qui est sur la terre, jusqu'a l'homme, il n'y reussira jamais. Le propre raison-

nement d'un chacun, quel petit qu'il soit, combat & refute assés son infame opinion. Il n'y a que quelques libertins qui puissent y adherer au premier abord, entraînés par la fougue de leur libertinage, & corrompus par la subtilité de l'Auteur; mais a la suite, ou plutot bientôt après, leur propre lumiere les retire avec vehemence de cette ridicule erreur. Car il ne tombe pas sous le sens de personne que la mer soit eternelle, & qu'elle ait créé tout ce qui est dans le monde, jusqu'a l'homme lui-meme, comme pretend & prouve adroitement notre libertin de Philosophe Anglois, ou François; parce que, si c'étoit de meme, elle créeroit encore de temps a autre quelque autre homme & quelque autre animal parfait, qui est celui qui vient au monde par generation; comme on voit qu'elle crée continuellement, de meme que la terre,

re, des insectes: ce qui arrive par une cause toute naturelle, ainsi que la Philosophie l'explique, c'est par la fermentation: or voyant evidemment qu'elle ne produit pas cet effet, & reconnoissant d'un autre coté que le premier homme & le premier animal en question ne se sont pas créés nonplus d'eux-memes, il faut donc de toute necessité qu'il y ait une autre cause occulte qui les ait créés, & par consequent un etre Superieur a nous que nous apellons un Dieu.

Ainsi, si l'existence du firmament, de la terre, de la mer, & de tous les corps qu'il y a dans le monde, avec cette regularité de saisons, ce mouvement réglé des astres, & toutes ces merveilles qui sont sur la terre, ne prouvent pas a plusieurs libertins, & au meme Philosophe, soit Anglois ou François, s'il vivoit encore, qu'il y a un Dieu, ou un Créateur

teur au dessus de ces choses; voulant par un raisonnement mal fondé, ou plutôt par un entêtement sans fondement, qu'elles soient éternelles; au moins la création de l'homme, & celle de l'animal parfait, doivent le leur prouver. J'espère que ce sera de même à tous ceux qui liront cette lettre, & qui feront un peu de réflexion sur ce point: c'est dans cette idée là aussi que je l'ai écrite.

Pour ce qui est de la façon de vivre des Espagnols d'aujourd'hui, si c'est pour le spirituel que vous souhaitez la savoir, vous pouvez aisément, par tout ce que je viens de vous dire d'eux, vous imaginer de vous même, à peu près, quelle est: si c'est pour le temporel, je vous dirai, cher ami, qu'ils vivent maintenant aussi bien qu'ils vivoient mal du temps passé; au moins ceux qui en ont le moyen: car pour les pau-

pauvres, il ne faut pas en parler, ils vivent par tout, comme des gueux qu'ils sont. Bref, les riches se traitent à présent ici comme en France même, à quelque chose près. Ils savent certes à l'heure qu'il est, prendre le plaisir de la table, ainsi qu'on puisse faire ailleurs; en quoi je trouve certainement qu'ils font bien, pourvu qu'ils le fassent avec modération, sans excès, & sans sensualité. Car de tous les plaisirs du monde, suivant moi, le plus grand & le plus intéressant est celui de la table, quand il est pris avec règle.

Pour finir cette conversation de gueule qui pourra plaire à quelques-uns, & déplaire aussi à quelques-autres, je vous dirai, cher ami, que les riches se regalent par tout le monde, chacun à la façon de son pays, de toute sorte de bons mets, sans qu'ils épargnent la moindre chose pour le

les avoir, aimant assez en general la diversité des plats. Mais ceux qui l'emportent sur tous, pour le bon gout, sont les François, & puis les Espagnols, depuis un certain temps. Ceux-ci doivent cette bonne qualité, si c'en est une, aux premiers; c'est d'eux qu'ils l'ont apris. Aussi la plupart des seigneurs & des gens riches, jusqu'aux negotians, ont ici des cuisiniers & des Maitres-d'hotel François, ou bien des gens de leur Nation elevés a la Françoisé aux deux metiers, pour le bon ordre de leur cuisine, & la bonne simetrie de leur table. Mais pour vous dire tout, ils ne s'adonnent guere a la boisson, generalement parlant; en quoi ils ne font a mon avis que très bien. Il y en a meme quantité entr'eux, qui ne boivent pas du tout de vin. Je souhaite pour leur bien qu'ils s'en tiennent là toute leur vie. Mais aussi en ven-

venche le petit monde en boit assez; car on peut dire qu'il en boit pour les deux, vivant d'ailleurs fort frugalement, ou plutot fort pauvrement.

Voilà donc, cher ami, la difference qu'il y a ici entre la vie du riche & celle du pauvre. Le premier jouit du plaisir de la table pour les bons morceaux; Et le second de celui de la bouteille; sans pourtant qu'elle fasse effet en lui: il faut lui rendre cette justice: du moins il ne paroît pas comme a nos petits François, quand ils s'adonnent au meme plaisir. Car quoique ceux-ci boivent trois fois moins que l'autre, ils donnent à connoître qu'ils ont bu trois fois plus. Voilà là une chose qui paroît d'abord un peu extraordinaire. Vous qui etes Philosophe, dites-m'en, s'il vous plait, la raison la premiere fois que vous m'ecrirez.

Touchant l'accueil que les

Ef-



Espagnols font aux Etrangers, je vous apprendrai, cher ami, qu'il est a peu près le meme que celui que les Etrangers font aux Espagnols, quand ils vont dans leurs pais. Dabord il est etabli pour regle generale que les gens de naissance, & les gens comme il faut, font par tout des politesses aux Etrangers, les recevant avec toute sorte de bonté & d'humanité. C'est une regle si certaine & si connue par tout le monde, qu'il est passé en proverbe chez toutes les Nations de dire, chacune en sa langue, *Honneur en premier lieu aux Etrangers*. Il n'y a que les gens du commun qui s'en ecartent par raport a leur grossiereté; mais quand il y va de leur interet, ils sont les premiers à la suivre. Le savant Virgile a bien raison, quand il dit dans son second livre des Eneïdes:

*Auri sacra fames, quid non mortalia
peſtora cogis?*

In

Insatiable faim de richesses, a quoi ne portes tu pas les hommes? C'est bien ainsi, car il est certain que l'interet est le premier mobile de toutes les actions de l'homme, de meme que le Soleil l'est, Selon Newton, de tous les mouvements des astres.

Je dois vous dire à ce propos que depuis que le commerce Etranger s'est si bien introduit en Espagne, ou pour mieux dire, depuis que les Espagnols sont devenus negotians & qu'ils ont su lier leur commerce avec les Etrangers, ils les regardent sur un autre pié. Bien loin de leur faire mauvais oeil, & mauvaise reception comme auparavant, animés par l'esprit du gain, ils ont au contraire pour eux toute sorte d'egards, afin de les attirer & de lier insensiblement ensemble un commerce plus etendu.

Voilà, mon cher ami, quel est l'effèt du commerce, sous le
vois-



UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

CRÉDITOS USUALES

voile de l'interet. Il humanise les gens ; il les civilise ; il les rend sociables, afables & complaisants ; il leur apprend le viyre du monde ; il leur donne de l'esprit, en leur donnant des lumieres pour bien de choses, dans le meime temps qu'il les enrichit. Qu'on juge donc par là de quel interet est pour un Royaume d'y introduire le commerce ? Et qu'on juge encore par là de la difference qu'il doit y avoir des Espagnols du temps passé a ceux d'aujourd'hui ? Il y en a, je vous assure, une bien grande, suivant ce que je vois, & ce que j'ai entendu dire.

Je sai bien que tout le monde ne fera pas de mon sentiment sur ce que j'avance ici, & sur tout ces impitoyables demihistoriens qui croient bonnement au pié de la lettre tout ce qu'ils ont lu du passé dans les vieux bouquins, sans vouloir se donner la peine de le contre-

ba-

balancer avec le present, pour voir de quel coté tombera le basin de la balance. Mais pour mon refuge, ce n'est pas pour eux que j'ecris, & me mettant au dessus de leur sote censure, je ne m'adressé qu'a vous, cher ami, & aux gens de bon sens, où j'espere que je trouverai un asile sur pour y laisser en depot tout ce qui est escrit dans cette lettre.

Pour qu'on ne croie pas que je parle avec passion en faveur des Espagnols, après en avoir dit tant de bien, il faut que je dise en passant les deffauts que je connois en eux. Pour faire court ce discours, les voici : c'est d'etre un peu, ou assez brusques, & opiniatres pour la moindre chose que la mouche les pique ; sans subordination du petit au grand ; du moins elle ne paroît pas comme dans les autres Royaumes, il s'en faut bien. Les gens du com-

mun

mun ne cedent pas facilement le pas a personne. Chacun en son particulier, soit riche, soit pauvre, soit employé ou non, s'estime autant que qui que ce soit. Pour expliquer plus clairement & en peu de mots ce point, il faut vous dire qu'on voit ici le contraire de ce qui se passe dans les autres Royaumes; on y voit les petites gens superbes & arrogants; Et les grands, humbles & prudents. Voilà là tout expliqué en deux mots. On y voit par consequent le rebours des autres endroits, quant a ce sujet.

Ils sont dailleurs tous excessifs au supreme degré en tout ce qu'ils font; entetés a non plus ultra, quand ils se mettent quelque chose en tete; severes quand ils s'emportent contre quelqu'un, & qu'ils ont l'avantage sur lui; ils sont sans grace & sans misericorde dans leur furie; mais si on s'y prend bien, chose parti-

cu-

culiere; elle se calme tout d'un coup, & dans l'instant tout leur fiel se convertit en miel. De maniere que de tigres que les Espagnols sont dans leur colere, ils deviennent dans le moment des agneaux, si on fait les mener. Voilà expliqué au court le bien & le mal qui est attaché a leur naturel; Et voilà en meme temps une chose très singuliere qui est en eux.

Quant aux femmes, elles sont en tout temps toutes sucre, mais terribles quand martel leur monte en tete: ce qui leur arrive, malheureusement pour elles, assez souvent; car elles conçoivent de la jalousie pour la moindre petite chose. Elles sont implacables, quand elles en sont bien atteintes, & de quelle maniere qu'on s'y prenne alors pour les appaiser, & pour se justifier auprès d'elles, il n'y a pas de raison qui vaille. Il faut toujours tomber

E

de

de pates & perdre le procès, à moins qu'un bonheur tout particulier ne s'en mele. On ne trouve pas, par malheur, dans leur colere, le retour qu'on experimente dans celle des hommes.

Cher ami, ayant repondu assez au long a tous les points que vous m'avez demandés, je finis la presente en vous priant de croire que je suis avec sincerité.

Monsieur & cher ami.

Votre très humble & très obeissant serviteur & ami.

J. P.

LET-

LETTRE V.

Paris le 2 Janvier 1765.

Mon très cher ami.

SI la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 Octobre m'a causé de plaisir, celle dont vous m'avez honoré le 6 Decembre m'a comblé de joie, en m'apprenant un tissu de merveilles, les unes plus belles que les autres, au sujet des Espagnols, mes partisans, sans avoir l'honneur d'en connoître aucun. Je l'ai regardée comme un beau bouquet de fleurs bien arrangées que vous m'avez envoyées. Elle est bien aussi de même, puisque je l'ai reçue toute fleurie de louanges & de traits charmant, en faveur de ces mœurs.

Je n'aurois en verité jamais cru que les Espagnols possedoient

E 2

VNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

GREDOUSALES

de si belles qualités qu'ils possèdent. Je vois bien à present par tout ce que vous me marquez d'eux, qu'ils sont les favoris de la nature; je vois encore qu'ils se mettront avec le temps, comme vous dites, au dessus des autres Nations, avec les bonnes mesures qu'ils prennent tous les jours pour cela; Et je vois aussi que c'est de leur faute, s'ils n'y sont déjà parvenus, puisqu'ils ont par un don de nature, de l'esprit au dessus de tous.

J'avois bien oui dire confusement, cher ami, que les Espagnols estoient naturellement spirituels; j'avois meme oui dire qu'ils estoient fort succints dans leurs discours, & très methaphisiciens dans leurs etudes: ce qui est une preuve tout-à-fait convainquante de leur grand esprit: mais je n'avois jamais entendu dire qu'ils eussent de si belles qualités que vous me marquez,

ni

ni qu'ils prissent de si bons arrangements qu'ils prennent aujourd'hui pour surpasser les autres Nations.

Ainsi, jugez, s'il vous plait, si cette nouvelle me doit faire du plaisir avec la propension que j'ai naturellement pour eux, comme j'ai eu l'honneur de vous marquer dans ma precedente, si vous vous en souvenez. Je souhaite & prie le seigneur du profond de mon coeur qu'ils viennent dans peu a bout de tous leurs beaux projets; & j'espere en meme temps, par le rapport avantageux que vous m'avez fait de leur bon esprit, & de leur bon ordre, que ce sera de meme.

Dieu le veuille ainsi, pour leur bien particulier, & pour celui de tout le monde en general. Je parle de meme parce que leurs talents venant à fructifier, pourroient estre portés a un point où l'esprit de l'homme n'est pas en-

E 3

encore parvenu, & servir conséquemment de flambeau à l'avenir à tout le genre humain.

Mon cher ami, vos lettres me font tant de plaisir, & par rapport à vous, parce que j'ai de vos nouvelles, & par rapport aux particularités extraordinaires que vous m'apprenez, que je ressens redoubler de jour en jour mon desir à continuer ma correspondance de lettres avec vous. Ainsi faites-moi l'amitié de m'écrire dorenavant un peu plus souvent que vous ne faites, en m'apprenant toujours de ces choses singulieres qui flatent tant l'esprit & le sens.

Apprenez-moi par conséquent toutes les autres belles qualités dont les Espagnols sont doués. Apprenez-moi en premier lieu quelle est leur façon de s'habiller; leur manière de se saluer dans les rues, dans les promenades & dans les maisons; les ceremonies
qu'ils

qu'ils observent aux Eglises; la contenance qu'ils y tiennent; leur methode de se presenter en compagnie & en visite; avec le sujet ordinaire de leurs conversations. Apprenez-moi encore, je vous prie, en passant où il y a ordinairement plus de devotion dans un Royaume; si c'est à la Cour, dans les grandes villes, aux ports de mer, ou dans les petits endroits.

Etant une personne qui n'a jamais mis les piés hors de Paris, comme vous savez bien, & par conséquent un badaud, je vous demande tout ceci pour m'instruire de ce qui se passe dans le monde, avant de m'y mettre; Et je m'adresse à vous, cher ami, par preference à tout autre, parce qu'ayant parcouru tous ces endroits-là, vous etes plus en etat que qui que ce soit, avec les lumieres que vous avez, de me donner les éclaircissements que je vous demande.

E 4

Tou-

Toutes vos connoissances de Dames & de Demoiselles du païs, ayant su que vous etes a Madrid, & que vous m'avez escrit deux lettres, belles & curieuses à ne pouvoir l'etre plus, en ont envoyé chercher une copie avec grand empressement, en me chargeant toutes, chacune en son particulier, de vous saluer très étroitement de leur part, & sur tout une que je vous dirai dans une autre occasion, si vous ne devinez pas qui elle est. Elles m'ont fort recommandé toutes de continuer à vous écrire sur le meme sujet pour voir vos reponses qui leur plaisent extremement. Ainsi si vous avez de la peine de repondre a mes demandes importunes par raport a moi, ayez au moins du plaisir de le faire par raport a ces belles Dames, & principalement par raport a la derniere qui vous estime beaucoup. J'espere que ce sera de

me-

meme, & que vous me croirez toujours avec un sincere attachement.

Mon très cher ami.

Votre très humble, & très obeissant serviteur & ami,

J. R.

JE ne veux pas oublier de vous dire par apostille que les defauts que vous m'avez appris des Espagnols, sur la fin de votre lettre, après m'en avoir dit tant de louanges, sont quelque chose de particulier. Ils prouvent bien tout a la fois, & leur flegme, & leur grandeur d'ame.

Quant a ceux des Dames, ils sont tout-a-fait singuliers, & ils font plaisir de les entendre. Suivant Madame la Marquise de Mille-Fleurs, une de celles qui se plaisent beaucoup a la lecture de vos

vos

vos lettres , ce sont plutot des
qualités que des deffauts , aux-
quelles toutes les femmes du
monde devoient se conformer
pour ranger un peu les hommes
a leur devoir.

J. R. J.

LET-

LETTRE VI.

Pour repondre a la precedente.

Madrid le 27 Janvier 1765.

Monsieur & cher ami.

Puisque mes reponses , au su-
jet de l'Espagne & des Espag-
nols vous font du plaisir , de me-
me qu'a toutes vos connoissances
& amis a qui vous les avez com-
muniqnées , je veux bien vous
les continuer , sans m'en faire
prier. Il n'etoit par consequent
pas necessaire, cher ami, que vous
prissiez les tours que vous avez
pris dans votre derniere pour
m'y engager , ni que vous fîsiez
agir tant de belles Dames &
Demoiselles pour cela. Il suffisoit
que vous me fîsiez seulement
sentir que vous souhaitiez savoir
le reste des particularités qui sont
en Espagne pour m'obliger à vous
ecri-

ecrire sur le champ toutes celles que j'en fai.

Ainsi, Monsieur & cher ami, sans perdre plus de temps, après vous avoir prié de saluer très humblement de ma part toutes ces belles Dames qui s'interessent si fort que vous dites a la lecture de mes lettres, en leur faisant a chacune un beau compliment pour moi, & sur tout a celle qui m'envoie le sien en particulier, laquelle je ne connois pas, & que je vous prie avec instance de vouloir bien me faire connoitre, je vous apprendrai, puisque vous le souhaitez de meme, quelle est la façon de s'habiller des Espagnols; leur maniere de se saluer dans les rues, dans les promenades & dans les maisons; les ceremonies qu'ils observent aux Eglises; les contenance qu'ils y tiennent; leur methode de se presenter en compagnie & en visite, avec le sujet ordinaire de leurs con-

versations: je vous dirai aussi dans quel endroit il me semble qu'il y a plus de devotion dans un Royaume.

Pour vous satisfaire sur tous ces points, l'un après l'autre, il faut vous dire en premier lieu que les Espagnols de la premiere sphere s'habillent à present tout comme nous, a la françoise; c'est-à-dire les mesieurs, en habit court, & en perruque poudrée & adoussée le mieux qu'il leur est possible; portant le chapeau sous le bras le plus souvent; Et les Dames, en robe, en panier & en coeiffure qu'elles ajustent aussi le mieux qu'elles peuvent, avec les autres enjolivements qui accompagnent ceux-ci, aux depens d'y employer une demi journée, s'il le faut. Ils conservent néanmoins toujours, l'un & l'autre, leur habillement Espagnol qu'ils mettent quand il leur en prend l'envie.

Les Espagnols de la seconde
spher-

sphere s'habillent, generallyment parlant, a la mode de leur pais; c'est-a-dire a l'Espagnole; c'est comme il suit. Les hommes vont chez eux, communement en veste, & quelque fois en robe de chambre; c'est suiuant leurs facultés; dehors, toujours en manteau long qu'ils trainent jusqu'aux talons.

Ils le portent de differentes façons; tantot ils s'en envelopent jusqu'au cou, faisant paroître seulement le visage & le bout des doigts de la main droite avec laquelle ils le tiennent en respect sous la barbe; tantot, mais rarement, ils le portent tout defait ou tout tendu sans aucun retrouffement; Et tantot aussi ils s'en envelopent jusqu'aux oreilles; les uns, pour se garantir du froid, quand il en fait; les autres, pour n'etre point connus; les autres, pour faire les petits-maitres, ou plutot les petits faquins sous cette for-

sorte de voile; & les autres enfin, pour d'autres raisons a eux connues; portant tous generallyment, a l'exception de quelques cuisiniers, Etrangers la plupart, le chapeau abatu sur une perruque, ou sur les cheveux; sur un bonnet de toile, ou sur une espece de filet, ou de rets, faits de soie, ou de fil, qu'on appelle ici *redesilla*.

Cette derniere coeiffure est également commune aux femmes. Elles s'en seruent, quand elles veulent, pour y renfermer leurs cheveux qu'ils laissent tous tomber par derriere pour y former une espece de houe par le moyen de ce filet, fait a façon de bonnet, qu'ils attachent a l'entour de la tete avec un beau ruban de la couleur qu'ils veulent, en laissant voir la moitié de leur toupet & les deux oreilles tout-a-fait. Ce qui est un agrement a leurs yeux, & aux miens aussi, s'il faut que je

je vous dise mon sentiment, de la maniere qu'ils l'arrangent. Je dois vous dire ici, avant de finir cet article, que parmi les gens de cette seconde classe, il y en a plusieurs qui portent aujourd'hui l'habit, de meme que plusieurs autres du premier rang portent le manteau quand il leur en prend l'envie.

Je ne veux pas oublier de vous dire que les gros paisans de la Campagne, les gens de bas metier, & en premier lieu les voituriers, vont ordinairement en veste; portant, au lieu du chapeau & de la redécilla, ou de la coëffe de toile, un grand bonnet de drap brun qu'on appelle *montera*; fait exprès pour s'y ensevelir la tete jusqu'aux yeux, & les cotés du visage jusques sous le menton, par le moyen de deux alonges que ce bonnet a.

Les femmes de basse extraction portent la plupart cette

m.

meme coëffure, quand elles vont aux foires & aux marchés. Il y en a qui la portent aussi chez elles, dans certaines villes & villages. Il y a encore dans quelques endroits, des petits-Maitres & des bourgeois qui s'en servent l'hiver; l'un, pour le froid, & l'autre, par fanfaronade. Mais alors elle est, s'il vous plait, d'un beau velours noir, & meme un peu plus petite que l'autre pour sa distinction.

Les femmes vont ordinairement chez elles en jupe & en jaquette, a l'usage de nos grisettes en France, excepté qu'elles ont le plus souvent la tete toute nue; mais très bien peignée, ornée communement de quelques fleurs artificielles, ou de quelques peignes d'ecaille, faits exprès en ovale pour l'arrangement de leur toupet & de leurs cheveux, quand elles ne le portent pas en redécilla, ou en tressé dans une bourse de mou-

F

se-

feline, qu'on appelle ici fonda. C'est une espece de sac fort etroit qui prend la tressè d'en haut en bas; à peu près, comme celui de nos basqueses en France.

Cette parure de tete sied parfaitement bien, au gout de tous les Etrangers, aux Demoiselles, quand elles ont la taille un peu fine; elle leur donne un certain degagement qui fait plaisir; mais elle reste assez mal aux femmes agées, & a celles qui ont le corps naturellement gros.

A propos d'ajustement, il faut vous dire ici en passant, qu'en general les Espagnoles ont un air plus prope sur elles, dans leurs maisons & dans leurs menages que nos Françoises; mais en revanche, celles-ci surpassent, en la meme qualité, les autres, en bien de choses, & sur tout a la cuisine, quand elles la font. Je vous marque ce trait, m'imaginant

nant que vous serez bien aise de le savoir.

Hors des maisons, les femmes vont toujours en jupe noire, a moins que par un voeu qu'elles aient fait, elles ne soient obligées d'en porter une autre. Elles ont toutes sur la tete une cape blanche ou noire, c'est suivant le pais, ou bien un beau voile de tafetas noir qu'elles attachent, a la façon d'un jupon, a leur ceinture; sous lequel elles savent faire aussi a leur tour, a l'imitation des hommes, quelques jeux de polissonnerie, a leur façon, quand il leur en prend l'envie. Je ne dis pas toutes, mais quelques-unes. Vous pouvez fort bien deviner qui elles sont, sans qu'on vous le dise. Elles ont toutes un éventail a la main qu'elles prennent le matin & qu'elles ne laissent qu'au soir, s'en servant la plupart pour se cacher davantage le visage; les unes, pour n'être

pas vues en effet ; & les autres ; pour l'envie qu'elles ont au-contraire d'etre vues.

Dans certaines Provinces, elles portent un chapelet a la main, dont elles se seruent pour prier Dieu dans les rues, & par tout où elles se trouvent. Dans quelques autres, elles le portent entortillé au bras, ou d'une autre maniere.

Je ne vous parle point ici des habillemens particuliers des Provinces parce qu'ils m'emmeneroient trop loin, ni des autres minucies d'ornement de femme, comme de colliers, de pendants d'oreille, de brasselers, de palatines, de mouchoirs de cou, de rubans, & de vingt mille autres bagatelles couteuses, puisqu'elles sont également connues dans toutes les quatre parties du monde.

Par ce que je viens de vous expliquer, il est aisé de comprendre

lire que les Espagnols ont deux habits ; un, pour la maison, & l'autre, pour la ville ; & qu'ils s'habillent & deshabillent dans la journée autant de fois qu'ils entrent & qu'ils sortent de leur maison. Voilà là par exemple un grand embarras qu'ils ont & que nous n'avons pas.

Quant aux gens de la troisieme sphere, ceux-ci, comme pauvres, s'habillent, ainsi que par tout ailleurs, comme ils peuvent, ou pour l'expliquer plus clairement, les uns en veste, les autres en gilet, & les autres en haillons ou en chemise.

En un mot, pour finir ce discours de vetement qui va a l'infini dans ce pais, il faut vous dire qu'on voit ici a tout moment dans les rues une confusion d'habits terrible. Imaginez-vous qu'on y voit sans cesse, tout a la fois, pele mele, des gens en haillons, en gilet, en veste, & en man-

nanteu qu'on porte, tantot trouffé, tantot detrouffé, ici avec une montera a la tete, là avec un chapeau armé ou abatu sur une perruque ou les cheveux, sur un bonnet de toile ou une redecilla; & on y voit aufsi plusieurs habits a la fois: à propos d'habit, vous saurez qu'on le porte ici toujours avec l'épée: le petit, comme le grand a ce droit en Espagne, ainsi que le noble l'a en France; Et à propos d'épée, c'est a vous à juger comment on doit la porter chez le petit monde: on y voit les femmes en jupe noire & en cape blanche, ou en voile de tafetas noir, a l'exception des Revendeuses & des pauvres qui vont, je croi, par tout, comme elles se trouvent; on y voit aufsi dans le meme temps quelques Etrangers & Etrangères habillés a la mode de leur pais; ce qui cause par parenthese assez de risée chez la populace; on

y

y voit par consequent tout a la fois une diversité de couleurs sans fin qui plait aux uns, & qui ofusque la vue aux autres.

Je ne veux pas omettre de vous aprendre que les hommes portent quelquefois un chapeau blanc, abatu sur la tete, avec un beau ruban a l'entour du fond, de meme qu'au noir, & que le voile de tafetas dont les femmes se servent est tout uni, ou bien avec une belle dentelle de la meme couleur au bout, qui leur pend jusques sous le sein; à travers laquelle elles voient tout le monde, croyant de n'être vues de personne; mais elles se trompent fort, car elles sont plus examinées sous ce voile-là, que si elles ne l'avoient pas.

Je ne veux pas oublier non plus de vous dire qu'au lieu que nos Dames portent leurs jupes trop courtes en general, laissant voir quelquefois jusqu'a la moitié

F 4

du

du coin de leurs bas ; celles-ci les portent au contraire trop longues ; les trainant le plus souvent par terre , par un scrupule qu'elles se font toutes de laisser voir aux hommes la boucle de leurs souliers ; & au lieu que les premières ont grand soin de couvrir leur sein , les dernières l'ont bien souvent à decouvert. C'est en quoi elles ne font pas trop bien , ni l'une , ni l'autre , à mon avis , avec le respect que je leur dois. Les deux pechent , je croi , également dans cette occasion , pouvant , de part & d'autre , garder un juste milieu là dessus.

Cette nouvelle vous surprendra peut-estre & vous fera du plaisir ; c'est pour cela aussi que je vous la marque. Mais ne la croyez pas au moins au pié de la lettre pour toutes les femmes , parce qu'il y en a dans les deux Royaumes qui s'habillent decemment comme des déesses. Je ne
pre-

pretends pas que dans ma lettre les innocentes payent pour les coupables.

Touchant l'habillement du Clergé & des Religieux , il est , je croi , par tout , le meme , à peu de difference près , ainsi que celui du barreau & des Soldats. Il ne vaut donc pas la peine de vous en parler. Mais il est bon cependant de vous dire que ces quatre corps se tiennent plus proprement chez nous qu'ici , sachant faire , les uns plus les petits-Maitres , & les autres les fanfarons.

Pour vous instruire de tout , vous saurez que les Espagnols ont un habit exprés pour monter à cheval , au lieu que nous n'en avons pas. C'est une espece de veste courte qu'on appelle *casaquilla* , faite avec assez de simetrie moitié à l'Angloise , & moitié à l'Espagnole , ouverte sous les deux esselles pour faire passer les bras par l'ouverture , quand on

veut

veut là mettre; afin d'en laisser pendre les manches par derrière l'épaule. On met cette sorte de veste sur une autre plus petite. Elle sied tout-à-fait bien à un Cavalier, & elle lui donne beaucoup de grace.

On va aussi, quand on veut, à cheval, en manteau; sous lequel on fait se donner un petit air qui ne déplaît pas. Pour ce qui est de l'habit des femmes à cheval, il est le même que celui qu'on voit en France. L'usage en est aussi venu de là.

Voilà au juste, mon cher ami, quel est l'habillement des Espagnols d'aujourd'hui. Mais s'ils continuent à faire comme ils font, ils n'en auront pas d'autre à l'avenir que le notre. Car ils nous imitent, je vous assure, les deux sexes aux habits, à qui mieux, mieux, depuis un certain temps. Imaginez-vous qu'il y en a déjà quantité parmi eux qui ont laissé,
les

les uns, le manteau, pour prendre la redingote & l'habit; & les autres, les peignes & le voile, pour la coiffure & le mantelet. Il y en a une infinité d'autres qui en font autant tous les jours.

C'est en vérité un plaisir de les voir s'enroler continuellement, les uns les autres, à prendre nos hardes. Si cela continue guère de même, on ne verra, je vous promets, en Espagne qu'un habillement pour les hommes, & un autre pour les femmes, comme en France même. On y voit déjà à présent le corps militaire sur ce pié-là: aussi il est aux yeux d'un chacun, le plus brillant de tous: si les autres veulent nous imiter de même en tout à la parure, comme il y a toute apparence, qu'ils feront, de la façon qu'ils y vont, ils n'auront pas mal à travailler les pauvres. Car ils seront obligés de lui donner souvent une nouvelle forme. Mais
aussi

aussi ils pourront dire alors comme nous, que n'ayant qu'un habit, ils ont tous ceux que l'esprit peut imaginer.

Pour vous dire tout, la robe & le mantelet ne sont pas encore eu usage ici, ni dans les rues, ni aux Eglises: on va toujours là en voile ou en cape: mais on s'en sert assez dans les maisons & aux promenades. On peut dire qu'ils sont si communs, l'un & l'autre, dans ces deux endroits qu'on n'y voit presque point d'autre chose. Il est par conséquent à croire que petit à petit on s'hasardera à les porter par tout. Il suffira pour cela qu'une Dame de celles qui font le holi le hola dans une ville, commence à faire le pas, pour que toutes les autres le fassent aussi. L'origine des choses a toujours commencé de meme.

Pour ce qui est du petit bonnet, on le promene aujourd'hui

jo-

joliment par tout, soit de jour, soit de nuit. On promene bien aussi de meme, si vous voulez, par tout, la robe; mais c'est sous la jupe noire, hormis dans les deux endroits nommés.

Quant au salut des Espagnols, je vous dirai qu'il est bien différent du notre. Ils ne se font pas en plein public, c'est-à-dire dans les rues & aux promenades, des baisers & des embrassades, entre hommes, & femmes, comme nous, étant parents ou amis, lorsque nous nous rencontrons, & qu'il y a long temps que nous ne nous sommes pas vus; ils ne se font pas nonplus ces reverences sur reverences que nous faisons, quand nous nous séparons. Non, mon cher ami, ce n'est pas la meme chose en Espagne. Ils sont trop scrupuleux là-dessus pour en faire autant. Un pareil salut causeroit, je vous assure, chez eux, un scandale bien grand, avec

avec l'esprit qu'ils ont.

On ne voit pas non plus dans leurs rues & places communes ces coups de chapeaux, & ces glissements de piés des hommes, avec cette multitude de reverences des femmes qu'on voit a tout moment dans les autres. On n'y entend pas même, s'il faut dire tout, parler si fort, ni par conséquent tant de bruit. On peut dire à ce propos, sans craindre de mentir, que trois François ensemble font plus de bruit par tout où ils se trouvent, que douze Espagnols.

Ceux-ci se saluent dans les endroits nommés, tout simplement, en se donnant la main qu'ils serrent de part & d'autre, comme pour se témoigner un estime reciproque; & encore ce salut n'est il pratiqué, s'il vous plaît, qu'entre les gens du même sexe. Car d'homme à femme, il n'y a pas de main qui tienne; ce se-

feroit chez eux commettre un péché bien grand; il n'y a que des inclinations de tête. Voilà la manière la plus commune de se saluer en Espagne, quand on se rencontre, & plus encore quand on se sépare.

Les hommes qui veulent témoigner une amitié bien sincère dans leur salut, approchent la main de celui qu'ils saluent de leur poitrine, pour donner à connoître par là qu'ils l'estiment de tout leur cœur. C'est une expression extrêmement forte chez eux.

Cependant pour vous expliquer tout, il faut vous dire qu'ils se saluent aussi quelquefois en public, entre hommes & entre femmes, par une embrassade; c'est quand il y a une étroite liaison entr'eux: mais elle se fait si modestement qu'on peut dire qu'elle est plutôt une apparence d'embrassade, qu'une embrassade; Et elle est d'ailleurs, si peu com-

mune parmi eux qu'elle est aufsi rare qu'un phenix.

Pour se saluer de loin , au lieu de nos reverences , de nos coups de chapeau , & de nos inclinations de tete , ils ont la main : C'est ordinairement la droite qu'ils portent a la hauteur du visage , & dont ils remuent les doigts a la fois avec une vitesse extraordinaire , s'en servant comme d'un éventail. Ils font ce salut avec beaucoup de grace , & sur tout les femmes.

Lorsqu'on s'estime , ou qu'on s'aime tendrement , on fait un baiser au bout des doigts , de meme qu'en France nos amoureux ; & puis on se le renvoie par un tour de bras , comme quand on jette une pierre. C'est en quoi nous nous imitons tout-a-fait les deux Nations.

Pour ce qui regarde le salut qu'on fait dans les maisons , je vous dirai qu'ils se saluent là , com-

comme ils veulent , soit entre hommes , soit entre femmes , ou soit entre les deux ; mais ce n'est jamais avec tant de liberté que nous faisons , ni avec tant de familiarité naturelle.

Les femmes sont ici en general fort saluantes , & complimenteuses au dernier point. On peut dire avec juste raison qu'autant que nos Françoises sont de reverences , celles-ci font de compliments.

Les hommes sont en revanche très sérieux entr'eux ; car ils s'acostent le plus souvent , sans se saluer ; & s'ils se saluent , c'est avec une froideur sans egalle , meme avec le chapeau sur la tete , la plupart du temps ; mais venant à saluer les Dames , c'est toute autre chose ; ils deviennent alors sur le champ d'une humeur charmante , polis , gracieux , complaisants & tout-a-fait rians ; ils s'acquiescent dans ce moment du salut ,

G avec

avec totis les attributs qui lui sont dus. En quoi nous ne nous imitons guere les deux ; puisque les François se saluent entre hommes, aussi poliment, aussi gaiement & aussi gracieusement que lorsqu'ils saluent les Dames.

Par ce que je viens d'expliquer, il est aisé de connoitre qu'il y a en Espagne une multiplicité de saluts, comme il y a une diversité d'habits ; au lieu que nous n'avons en France qu'un habit, & qu'un salut. Cependant les Espagnols Francisés se saluent à present entr'eux, a peu près, comme nous. Mais ils ne saluent pas, s'il vous plait, de meme, les Dames ; ce salut n'est pas encore pour eux, du genie qu'ils sont. Je ne dis pas qu'avec le temps ils ne se l'aproprient ; on a vu arriver d'autres choses plus difficiles que celle là. Mais il se passera bien de jours avant qu'ils n'y parviennent.

Tou-

Touchant les ceremonies d'Eglise qu'on observe en Espagne, elles sont les memes que celles qu'on observe dans tous les Royaumes Catholiques, a quelque difference de rite prés. Ainsi il n'y a pas grand-chose à dire là dessus, ou rien du tout. Je vous dirai cependant que le plainchant des Espagnols ressemble beaucoup au notre, & que leur musique a plus de raport à celle d'Italie qu'a aucune autre.

A propos de musique, on peut dire qu'ils en ont aujourd'hui deux, la leur, & celle des Italiens qu'ils imitent au mieux. Aussi ils sont tous musiciens jusqu'aux dents : tous leurs offices se font comme chez nous, excepté qu'ils sont plus courts, pour la raison que les gens d'Eglise, a l'imitation des autres, ne trainent pas tant la parole que nous, en parlant & en chantant.

Les dimanches, & les jours
G 2 de

de fete, ils n'ont pas des vepres chantées où les trois quarts des paroissiens assistent, comme dans nos païs; mais ils ont en revanche tous les jours de l'année, sur le soir, & pendant bonne partie de la nuit, des processions en quantité, qu'on appelle Rosaires; où l'on chante en Espagnol, le chapelet, c'est-à-dire 5 Pater, & 50 Ave Maria; & en Latin, 5 Gloria Patri, qu'on dit a la fin de chaque Pater, avec les Litanies de la Vierge. Ce chant est tout-à-fait particulier, & harmonieux de la maniere qu'on l'entonne.

Ce sont des confreries de laïques, il y en a d'hommes, de garçons, d'enfants & de femmes meme en divers païs, qui font ces processions. On y voit a la tete pour ornement des lanternes superbes, & sur tout dans certaines villes. Elles sont faites tout exprés pour ce culte là. On les

les porte allumées au bout d'un beau manche; & a la fin de la procession, il suit une jolie banniere.

Pour ce qui concerne les contenance qu'on tient dans les Eglises, elles y sont comme par tout ailleurs; les unes, bonnes; & les autres, mauvaises. Les gens devots s'y tiennent bien, & les indevots s'y tiennent mal. On peut néanmoins dire là dessus en passant, qu'en general on parle plus aux Eglises en Espagne, qu'en France. Aussi ils n'ont pas un bedeau comme nous dans les grandes villes qui les fassent taire.

Les Espagnols confessent a contre coeur que depuis qu'il est venu chez eux tant d'Etrangers, & sur tout de jeunes petits-Maitres, il se commet plus d'irreverences dans leurs Eglises qu'au paravant. Je puis le croire ainsi pour des raisons que je vois tous les jours qui viennent au cas.

C'est ordinairement la jeunesse, & principalement les gens vifs qui manquent, je croi, par tout, de respect devant les autels. C'est un mal incurable en eux, pendant que la fougue de leur vivacité dure. Mais ce qu'il y a de particulier & de surprenant, c'est que des gens faits & des gens de bon sens en fassent quelquefois autant. Certes c'est ce que je ne puis voir qu'avec peine; bien certain que si je pouvois les chatier, je le ferois volontiers, sans aucune distinction de rang.

Pour ce qui regarde la methode que les Espagnols ont de se presenter en compagnie, vous pouvez aisement la connoitre par leur salut; ainsi je ne vous dis rien là-dessus. Mais pour ce qui concerne leur maniere de se presenter en visite, je vous dirai qu'ils s'y presentent aujourd'hui de plusieurs façons. Depuis un cer-

certain temps, c'est tout-à-fait a la Françoisé dans les maisons plus distinguées, en faisant comme nous, soit homme ou femme, une grande reverence a l'entrée de la sale; puis s'avançant vers la compagnie, qui est dans ces endroits-là toute ensemble, sans distinction de sexe, comme en France meme, après avoir fait leur compliment en particulier a la maitressé du logis, ils saluent, la femme par des reverences, & l'homme par des inclinations de tete, & des glissements de piés, le reste des Dames, en les parcourant toutes des yeux, l'une après l'autre; ensuite s'adressant aux Messieurs, ils leur font a tous a la fois, chacun a sa façon, deux ou trois autres profondes reverences.

Cela fait, ils prennent place où bon leur semble, ou pour mieux dire, où il convient qu'ils la prennent, sans derranger per-

sonne. Puis ils ecoutent la conversation, qui est là, a l'imitation de la notre, toujours a haute voix, & jamais a l'oreille; ou bien, ils la font eux-memes, c'est suivant le cas.

Dans cette sorte de visite, on y parle, on y propose des cas, on y apprend des choses interessantes & on s'y instruit, sans s'amuser a un fracas de ceremonies & de compliments qui, au bout du compte, n'aboutissent a rien. Lorsque quelqu'un se retire de la compagnie, il le fait aussi de meme que nous, sans qu'on s'en aperçoive, afin de n'incommoder personne.

En d'autres maisons, on se presente en visite a l'Espagnole, voici comment: en entrant a la sale, si c'est un Monsieur, il va d'un pas precipité au bout de la meme sale, où les Dames sont assises sur des petits tabourets, ou sur des chaises basses. Etant là, il com-

commence par saluer, le corps a demi incliné, la Maitresse de la maison par un fracas de compliments qui ne finissent pas; puis dans la meme posture, il parcourt des yeux; les autres Dames, l'une après l'autre, en faisant a toutes a la fois sa profonde reverence; a laquelle elles repondent aussi toutes au meme temps, sans bouger de leurs places.

Cela fait, il va joindre les autres Messieurs qui sont a l'autre bout de sale, assis sur des chaises hautes; lesquels le reçoivent quelquefois debout, & quelquefois sans remuer de leurs sieges; c'est suivant la visite & la personne. Après avoir salué le Maitre à part, s'il y est, & toute la compagnie en general, il s'assied. Puis un moment après, sans bouger de sa place, il recommence de nouveau à les saluer tous, l'un après l'autre, a haute voix, à moins que le grand nombre ne l'en empeche. Un chacun repond

a son salut par un autre qu'il lui fait dans le meme gout. Cette meme ceremonie recommence, s'il vous plait, à mesure qu'il entre quelqu'un. Il n'y a par consequent dans cette sorte de visite que de compliments & de saluts.

La Dame de son coté, en entrant a la sale de cette visite, va egalement en droiture où sont les autres Dames. C'est ordinairement au fond de la meme sale, comme il a été dit ci-dessus, ou a une chambre qui est là en perspective, ornée le long de la muraille, d'une belle tapisserie, & par terre, d'un beau tapis ou d'une belle nate a l'usage du pais, avec des tabourets ou des petites chaises tout a l'entour : on appelle cet endroit-là en Espagnol, *el Estrado* ; il ne sert a autre chose qu'a recevoir des visites. Etant là, elle salue en premier lieu la maîtresse a qui elle donne la main
avec

avec une espee d'embrassade qui ne s'acheve pas. Puis parcourant avec ordre les autres Dames, lesquelles sont toutes debout pour la recevoir, elle donne egalement la main avec l'embrassade expliquée aux amies, aux con nues la main simplement, saluant les autres, une par une, par une inclination de tete & quelque compliment qu'elle assaisonne a sa façon.

Le salut fini, elle s'assied. Sa place est celle de la dernière venue, parce qu'elles vont là toutes par rang. Assise, elle s'ajuste, elle s'arrange ; puis un moment après, elle vient à jeter d'un air gracieux & riant les yeux sur les Messieurs, en les saluant tous en general avec la main ou avec l'éventail, ce qu'elle fait avec beaucoup de grace, leur faisant dans le meme temps une petite inclination de tete, a la façon de celle que nous faisons nous-mêmes.

mêmes, quand nous voulons accorder notre protection à quelqu'un.

Les Messieurs de leur côté, qui sont toujours debout, depuis le moment qu'elle est entrée, lui font tous ensemble avec grand empressement une profonde reverence; après laquelle ils viennent à reprendre leurs places jusqu'au pareil retour d'office, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il entre quelque autre Dame.

Vous direz certainement ici comme moi, qu'il faut qu'ils aient bien de la patience pour pouvoir y tenir, & que nous ne pourrions pas en faire autant, ni la moitié non plus, pour rien au monde, de la manière que nous pensons & que nous vivons avec les Dames.

Pour revenir au salut de notre personne, si la compagnie des Dames est petite, elle vient à les saluer, étant assise, derechef toutes,

l'une après l'autre, en faisant des simples compliments aux inconnues, & en déployant envers les amies toutes les pompeuses ceremonies du salut Espagnol qui consistent à s'informer mutuellement de leur santé & de celle de leur famille, en les nommant tous, un par un; mais si la compagnie est nombreuse, elle se contente de saluer celles qu'elle connoit le plus.

Voilà bien de ceremonies, cher ami, mais elles ne sont pas encore toutes finies. Vous devez favoir qu'à la fin, quand on se retire, le même ceremonial recommence avec plus de vigueur encore, car on est alors indispensablement obligé de donner la main à toutes, connues ou non connues, en s'offrant de part & d'autre tous les services dont on est capable, par des expressions les plus tendres qu'on puisse choisir.

Il faut que vous sachiez encore que dans les grandes visites, ou dans les visites de ceremonie, les femmes vont habillées toutes de la meme maniere. Elles vont alors en uniforme, ni plus, ni moins, que les hommes qui representent un corps respectable. C'est au gout de celle qui rend a une amie sa premiere visite. Il y a à son occasion une assemblée de gens invités pour lui faire honneur, & par consequent toute la fete se fait pour elle. Celle-ci faisant savoir qu'elle y va avec un tel, ou un tel habit, on en fait part tout de suite a toutes les conviées; lesquelles sont obligées de s'y conformer. C'est un usage qui doit absolument s'observer entre elles; Et pour moi, c'est une chose toute particuliere. Je croi qu'elle le sera egalement pour vous. C'est pour cela aussi que je vous la marque.

Vous

Vous saurez encore, pour etre bien instruit de tout, que, dans ces sortes de visite, la maitressè de la maison va recevoir a la porte de la sale les Dames à mesure qu'elles viennent, & que le maitre en fait autant, quand il s'y trouve. On les conduit jusqu'à l'assemblée des autres Dames, où on les laisse, & où elles font leur compliment, de la maniere qu'il a été dit plus haut.

Ce qu'il y a de particulier, entre autre chose, c'est que la personne qu'on va visiter, ne peut pas sortir, sous quel pre-texte que ce soit, de la maison, ce jour là. Il faut bon gré, mal gré, qu'elle y reste, & qu'elle retire poliment sa parole, si par cas elle s'étoit engagée a quelque autre partie.

Tout ceci, je parie, sera a votre avis une gene bien grande, & un usage fort singulier.

11

Il l'est aussi au mien, à vous parler franchement. Il l'est encore, pour vous dire tout, à celui de la plupart des Espagnols aujourd'hui; c'est pour cela aussi qu'ils s'en retirent chaque jour de plus en plus.

Par le rapport que je viens de vous faire de cette sorte de visite-ci, il est aisé de juger que la plus grande partie du temps s'en va en compliments, & qu'on ne peut guere l'employer à des choses de plus grande consequence.

Pour achever de vous expliquer tout, je dois vous dire que sur le soir, à sept heures l'hiver, & à huit l'été, il y a dans toutes les visites, soit de ceremonie ou non, une collation qu'on appelle ici *un refresco*. On y sert au commencement un verre d'eau fraiche, ou à la glace, c'est suivant la saison, avec une espece de pain de sucre qu'on trempe dans l'eau. Si c'est l'été, on y sert,

a

à la place de l'eau, de l'orgeat glacé, ou quelque autre boisson de cette qualité, avec des bons massé-pains. & puis une tasse de chocolat avec des biscuits & des tranches de pain.

Aux visites de ceremonie entre l'eau ou l'orgeat, & le chocolat, on donne des conferves de confiture de plusieurs sortes, avec des tranches de pain, & des biscuits de toute espece. On sert en premier lieu les Dames, & puis les Messieurs; & quelquefois, depuis peu, les deux à la fois, quand ils ne sont pas en grand nombre. Cette fete dure, s'il vous plait, entr'eux, depuis le premier jour de l'an jusqu'au dernier.

À la fin de leur gouter, ils se joignent tous ensemble. Ils representent entr'eux quelque comedie, ou ils recitent quelques vers qu'ils appellent en leur langue *relaciones*. Il n'y a personne parmi

H

mi

mi eux qui n'en fâché quelqu'une; soit-il le dernier de la lie. Ils ont aussi quelquefois une danse, ou un concert.

Voilà, cher ami, le passe-temps continuel de toute la soirée de la plupart des gens riches en Espagne. Quant aux vieux & aux personnes d'un certain age, ils ont le jeu, ainsi que par tout ailleurs. Cependant ceux-ci, au moins la plupart, ne laissent que de faire un acte d'aparition, a l'heure du gouter, a la sale de visite.

Voici un gouter que nous n'avons pas en France, excepté quelquefois dans l'année; encore est-il tout simplement avec du fruit, ou des viandes froides. Mais en revanche notre dinner & souper sont de beaucoup meilleurs que les leurs. Car ils ne savent pas encore ce que c'est que de chanter à table les chansons de Bachus comme nous, pendant ces

ces deux repas; ni d'y boire à petits traits, & d'y faire des posées sur la fin, pour en faire durer le plaisir plus long temps. Mais comment pourroient-ils aussi avoir ce plaisir-là, pour dire tout, avec le gouter & le déjeuner qu'ils ont?

A propos de déjeuner, vous saurez qu'ils le font assez bon. Car il y en a qui mangent des bonnes tranches de jambon; d'autres, des bons morceaux de faucisson; d'autres, des oeufs frits, brouillés quelquefois avec des pommes d'amour, quand c'en est le temps, ou avec des morceaux de lard ou de jambon; d'autres, des bignets; & d'autres enfin une soupe a l'huile; ce sont leurs mets ordinaires pour le matin, prenant tous d'ailleurs a la fin, une tasse de chocolat avec des roties au beurre. Ils font par consequent quatre repas au jour, au lieu que nous n'en faisons bien souvent

H 2

que deux ; mais je ne changerois pas un des notres pour leur quatre.

Il ne faut pas au moins, cher ami, prendre, au pié de la lettre tout ce que je vous marque ici, parce qu'il y en a qui se comportent tout différemment de ce que je vous écris ; mais vous pouvez croire qu'en general, on vit de meme que je vous dis.

En d'autres maisons enfin, on se presente aujourd'hui en visite, moitié a l'Espagnole, & moitié a la Françoisé. Outre qu'il seroit trop long de vous en faire un detail un peu circonstancié, il y auroit de la confusion à vouloir vous l'apprendre. Ainsi je le passe sous silence ; mais par ce qui a été dit ci-devant, vous pouvez bien vous imaginer a peu près ce que ce doit être.

Il y a donc, cher ami, en Espagne plusieurs manieres de se presenter en visite, ainsi qu'il y a plu-

plusieurs façons de s'habiller & de se saluer, comme je vous ai fait voir plus haut, tandis qu'en France il n'y en a qu'une dans les trois genres. Mais j'en reviens toujours a mon but, qui est, qu'avec le temps il n'y en aura non plus qu'une dans ce Royaume. Car ils nous imitent aux trois articles, chaque jour de mieux en mieux ; ils nous imitent finalement aujourd'hui en tout ce que nous avons de bon, & sur tout a la langue. Il n'y a à present personne entr'eux qui ne fasse dire ces paroles.... *oui, non, allons, Monsieur, Madame, comment le portez-vous.* Ils savent aussi dire tous, jusqu'au plus petit poliçon de la rue *va te faire* &c.

Quant au sujet ordinaire des conversations des Espagnols, vous saurez qu'il est le meme que celui de toutes les autres Nations du monde. Il ne sauroit être au-

tre nonplus, puisque la conversation n'a point de limites, & qu'elle roule sur toutes les matieres; tantot sur une, & tantot sur l'autre.

Les gens d'esprit la font, je croi, par tout spirituellement, & les sots sotement. C'est tout ce que j'ai à vous dire là-dessus. Cependant je ne veux pas laisser de vous apprendre que les Espagnols sont naturellement plus parleurs que nous en general, quoi-qu'ils ne fassent pas tant de bruit en parlant; Et que leur conversation roule plus que la notre sur le jeu des mots; leur jeu de mots sur l'ironie; & l'ironie sur les amourettes. Ce trait vous fera sans doute du plaisir, si vous ne le saviez pas.

A la dernière demande que vous me faites, où il me semble qu'il y a plus de dévotion dans un Royaume, je vous dirai qu'elle y est, a quelque différence près, egalle

egalle par tout. Soit dans les Cours; soit dans les villes, soit dans les ports de mer, & soit enfin dans les petits endroits, j'y ai toujours observé par tout beaucoup d'impieté d'un coté, & beaucoup de dévotion de l'autre. Cependant pour vous dire mon sentiment sur le point en question, il me semble qu'il y a en quelque façon plus de vraie Religion dans les petits endroits que dans les grands, proportion gardée, pour la raison qu'il y a là moins de malice & plus d'innocence. D'ici on pourroit fort bien tirer la consequence de loin, que dans les Royaumes bien peuplés, les gens y doivent être moins devots que dans ceux qui ne sont guere habités. C'est sur quoi je ne décide rien, laissant ce point pour les personnes qui ont plus de penetration que moi.

Je me contenterai seulement de dire que dans les endroits bien peuplés, on y peche plus par ma-

lice que par ignorance ; Et qu'au contraire dans les endroits peu habités , on y peche plus par ignorance que par malice. Je dirai encore que le peché de malice a d'amandement, puisqu'on le commet avec connoissance ; tandis que le peché d'ignorance n'en a pas, puisqu'on ne le connoit pas. Il faut entendre que celui-ci est sans amendement , pendant que l'ignorance dure.

Pour continuer ce discours de devotion , c'est a mon avis une chose etonante qu'il n'y en ait pas davantage, tant chez les petits que chez les grands, dans les villes principales , & sur tout dans les Cours , qu'en toute autre part. Car il me semble d'un coté, que par les memes hommages que ces derniers s'y font rendre par leurs clients & par toute la populace , ils devraient rentrer en eux-memes , & faisant allusion d'eux au Tout-puissant , rendre

dre a sa Divine Magesté le culte qui lui est dû , à proportion des respects qu'ils se font porter eux-memes sur la terre. Il me semble de l'autre , que venant à considérer les premiers que ceux qu'ils venerent tant sur cette miserable terre, ne font rien du tout en comparaison du Createur , ils devraient par un raisonnement tout naturel , en imitation des respects qu'ils portent a leurs Souverains d'ici bas , rendre à proportion des actions de graces a la veritable Toute-puissance d'en haut ; pour laquelle ils savent que nous vivons , & que nous devons tous mourir. Si on faisoit des pareilles reflexions , que le monde seroit bien different de ce qu'il est !

Ce n'est pas au moins à dire que ce soit mon sistheme qu'il ne doive pas y avoir de subordination sur la terre. Non, Monsieur , il s'en faut bien que je pense

se de nième. Mais je suis d'opinion que la meme subordination, si on y faisoit tant soit peu de reflexion, devroit servir d'exemple a un chacun pour rendre a Dieu notre Createur le culte qui lui est dû. C'est là tout le but de ma pensée.

Si je disois neanmoins ici en passant qu'il y a dans le monde de la subordination très mal ordonnée, & qu'elle est hors de ses bornes chez plusieurs, je croi que je ne mentirois pas, & que j'aurois bien de partisans là-dessus: Car il y a par tout des certains sujets, soit des seigneurs, ou des simples particuliers qui, sous pretexte d'une autorité supreme dont ils sont revetus, exigent de leurs inferieurs des hommages, ni plus, ni moins que s'ils estoient des Rois. Certes c'est ce que je ne faurois jamais aprouver, etant du sentiment qu'il ne doit y avoir qu'un Roi dans chaque Royaume.

Je

Je deffendrai toujours que les hommages qu'on rend aux Monarques, doivent etre sans limites, puisqu'ils sont regardés pour le bon ordre des hommes, sans comparaison, comme un Dieu sur la terre; mais je ne dirai jamais que ceux qu'on rend aux Seigneurs & aux particuliers, ne doivent point etre limités suivant leur rang.

Mon cher ami, ayant repondu assez au long a tous les points que vous m'avez demandés, & voyant d'un autre coté que ma lettre passè la mesure, je la finis tout court en vous priant de me croire très parfaitement.

Monsieur & cher ami.

Votre très humble & très
obeissant serviteur & ami.

J. P.



LET-

UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

Paris le 19 Fevrier 1765.

Mon très cher ami.

LA lettre dont vous venez de m'honorer ce courier dernier, m'a fait autant ou plus de plaisir qu'aucune de celles que vous m'avez écrit ci-devant, en m'apprenant que les Espagnols, comme il faut, mes bons amis, nous imitent aujourd'hui en tout sur les usages du monde. Suivant ce que vous me marquez, de la façon qu'ils s'y prennent, il semble que les deux Nations n'en feront bientôt qu'une, quant a cet article-là. Dieu le veuille ainsi pour le bien des deux. Mais ce devoit dans le fond être aussi de même, puisque nous sommes si voisins, l'un de l'autre, & que nous vivons sous les loix d'une même maison, qui est celle de Bourbon.

Pour

Pour peu que les Espagnols travaillent à acquérir ce qu'il y a de meilleur dans nos usages, ils y parviendront facilement, les ayant tous à decouvert devant les yeux. Puis, venant, comme vous m'avez marqué dans une de vos précédentes, à se faire une étude particulière pour s'approprier tout ce qu'il y a de bon, en fait d'art, chez les Nations Etrangères, en rejetant tout ce qu'il y a de mauvais, il est certain qu'ils parviendront avec le temps, où les autres ne sont point encore parvenus, c'est-à-dire à n'avoir chez eux rien que du beau.

La France est bien parvenue petit à petit au point qu'on la voit aujourd'hui, de rien qu'elle étoit anciennement. Car du temps des Gods & des Visigods, elle étoit bien peu de chose, & aussi brute qu'on puisse se l'imaginer. Ainsi il ne seroit pas du tout surprenant, cher ami, que l'Espagne, allant,

allant, comme vous dites, tous les jours a un point de sa perfection, se vit a la suite du temps au dessus de tous. C'est peut-estre à present son tour de monter sur le pinacle. Si cela arrive, on peut dire qu'elle en brillera d'autant plus que ce sera dans un siecle que les arts & les sciences sont tout-a-fait connus.

Mon cher ami, pour revenir a votre agreable lettre, je vous dirai que j'en ai fait la lecture en compagnie d'un grand nombre de Messieurs & de Dames; parmi lesquels il y avoit, entr'autres, Monsieur le Comte de bonne grace & Monsieur le Marquis de l'industrie qui connoissent parfaitement bien l'Espagne, ayant resté les deux plusieurs années dans ce Royaume. Ils ont été tous d'accord sur ce que vous m'avez marqué, en assurant que les expressions dont vous vous etes servi dans votre relation, n'étoient pas trop

trop fortés, & que vous n'avez dit en tout que la simple verité, sans l'exagerer du tout.

Après avoir redit entr'eux en conversation, a peu près, ce que vous m'avez écrit, ils se sont mis à parler ensemble un fort long temps de l'Espagne, sur le pié qu'elle étoit anciennement. Et ils en ont dit des choses si ridicules qu'il fait de la peine de les entendre dire.

Ils ont dit entr'autres, que du temps passé il n'y avoit pas dans tout ce Royaume, une seule fenetre ou un seul balcon ouvert. Tous absolument y étoient fermés par un treillis de fer ou de bois, & par conséquent les gens étoient chez eux, comme emprisonnés. On n'y voyoit pas une femme dans les rues que pour aller a la messe; encore étoit-elle, ont-ils dit, toute voilée, & suivie le plus souvent par derrière, par son Mari ou quelque parent,

rent, sans qu'elle osât, la pauvre, regarder personne.

Les hommes y étoient d'une jalousie sans égale, jusques là qu'ils empêchoient à leurs filles d'apprendre à écrire, crainte qu'étant grandes, elles ne se servissent de cet art pour envoyer des billets doux à leurs amants. Il en arrivoit, s'il vous plait, tout autant aux Demoiselles memes de la premiere qualité. Ce sont en verité des choses qui font lever les épaules, quand on les entend dire, & qui semblent moins propres aux hommes qu'aux automates. Cependant elles sont bien veritables.

Mais qu'arrivoit-il alors en Espagne? Pire qu'ailleurs, ont-ils continué. Car soit filles, soit garçons, se voyant privés du commerce du monde, ils faisoient mille folies pour pouvoir se communiquer, & des mesalliances à tout bout de champ. Etant privés

vés de la liberté de pouvoir se connoître, avant de s'aimer; Et étant au contraire obligés de s'aimer, avant de se connoître, ils tomboient sans cesse dans ces pièges-là; Et puis, par surcroit de malheur, étant mariés, dans des divorces affreux.

Enfin ils ont dit une infinité d'autres choses, aprochantes à celles-ci, sur les antiquailles Espagnoles dont le recit seul fait mal au coeur. Ainsi il vaut mieux les taire que d'en parler.

Ils ont dit aussi sur la fin pour excuser l'Espagne ancienne sur son peu de talent, qu'ayant été obligée de soutenir continuellement des guerres terribles contre toutes les Nations, & principalement contre les Mores, elle n'avoit pas pu s'occuper à cultiver les arts & les lettres comme les autres puissances, pour se polir comme elles; que l'invasion & la longue demeure sur tout que

ces derniers avoient fait dans les terres, lui avoit causé un tort considerable par les coutumes moreques qu'ils y avoient introduites.

Ils ont ajouté ensuite là-dessus qu'aussi-tôt que les Espagnols ont été delivrés des guerres & qu'ils se sont vus libres dans leurs pais, ils ont porté l'esprit a d'autres choses, & fait voir a tout l'univers l'estendie de leur capacité, en travaillant a plusieurs beaux ouvrages qu'on voit aujourd'hui repandus chez leurs descendants. Mais ceux-ci pour leur malheur, n'ont pas su en profiter; ils n'ont pas su les imiter en contiuvant à travailler a des ouvrages semblables; ils sont au contraire retombés de nouveau dans l'indolence, où pour mieux dire, ils n'en sont jamais sortis.

De maniere qu'on peut dire que les sciences ont paru une fois en Espagne comme des étincelles, ayant

ayant disparu aussitôt après s'être faites voir. Elles n'ont, pas pu y prendre racine comme elles ont fait en France, depuis François premier. C'est ce sage Roi qui commença à les y introduire à peu près dans le même temps. Les Rois suivants les ont fomentées, & puis est venu le grand Roi Louis XIV. qui les a faites eclorre, & mises en partie sur le pié, qu'on les voit aujourd'hui. Le bien aimé Louis XV. les soutient & les perfectionne à present de jour en jour. Plaise a Dieu d'inspirer le même sentiment a tous ses descendants.

Ainsi, cher ami, sachant tout ce qui s'est passé anciennement en Espagne, ne me marquez plus rien là-dessus quand vous me ferez la grace de m'écrire. Marquez-moi seulement les choses modernes qui y sont à present; elles sont certainement à preferer aux autres de toute maniere.

Après

Aprennez-moi donc ce qui se passe aujourd'hui chez les Espagnols, dites-moi en premier lieu ce que c'est que leur fête de taureaux, leur Comédie, leur Justice, & leur Inquisition, sans oublier de m'écrire en passant, s'ils ont des belles batisses dans leur Capitale. J'espère de votre bonté toutes les grâces que je vous demande avec celle de me croire toujours très sincèrement.

Mon très cher ami.

Votre très humble & très
obeissant serviteur & ami.

J. R.

LET.

LETTRE VIII.

Pour répondre à la précédente.

Madrid le 17 Mars 1765.

Mon très cher ami.

Pour répondre sans perdre aucun temps, point par point, aux demandes que vous me faites dans votre dernière, je vous dirai en premier lieu que la course des taureaux en Espagne est quelque chose de beau & de barbare tout à la fois.

Ce qu'il y a de beau dans cette course, c'est son appareil, & la place où elle se fait. Jugez-le, s'il vous plait, vous-même puisqu'elle est grande à contenir plus de dix mille personnes, ronde de sa figure comme un cercle, faite toute de bois, & très bien peinte. Elle a quatre grandes portes, l'une en perspective de l'autre, six de-
13. grés

grés au bas pour asséoir le petit monde, & deux loges en haut, l'une sur l'autre, a façon de balcon, pour les Dames & les gens comme il faut.

A l'entour de toute la place, il y a un parapet de cinq ou six planches, l'une sur l'autre, pour estre à l'abri des furies du taureau. Cependant malgré toute cette precaution, il y en a de temps en temps quelqu'un qui franchit la barriere, & qui cause le degat que vous pouvez vous imaginer. Mais ne vous epouvan- tez pas, cher ami, a ceci; car c'est le meilleur de la fete chez eux. C'est precisément alors que les taureaux sont bons, & qu'il va plus de monde a la course suivante. Quoiqu'il y ait eu des morts & des blessés a la precedente, cela ne fait rien au cas, on y va toujours.

L'apareil de la course consiste à tenir le sol de la place bien

uni

uni & arrosé pour que personne n'y bronche & n'y glisse pendant que les tauraeux y sont: Et à en chasser, quand on veut commencer la fete, au son du rambour & du fifre, tous les manants qui y sont dedans, par la troupe qui forme là une file de Soldats qui fait plaisir a la vue.

Ce coup d'oeil lorsqu'on vuid de la place, n'est pas indifferent; Et celui de voir tant de gens a la fois assis en rond, l'un a l'entour de l'autre, est tout-a-fait charmant, & sur tout quand il se passe quelque chose de remarquable entre les taureaux & les taureurs.

On voit alors tout a la fois une infinité de mouchoirs blancs en l'air avec un continuel remuement d'eventails qui plait extrêmement a la vue, de la maniere qu'on les fait aller tous ensemble le long du circuit de la place.

On entend aussi dans le meme

I 4

temps

temps de tous cotés des siffemens, des risées & des huées terribles avec des battemens de mains qui ne laissent que de causer beaucoup de plaisir. Voilà expliqué tout au long le beau de leur course, en suprimant cependant le trait de la barriere franchie, dont il a été parlé plus haut.

Ce qu'il y a de barbare dans la meme course de taureaux, c'est le combat des hommes avec ces animaux. La chose se fait entendre assez d'elle-meme sans autre explication. Ainsi je ne vous en dis pas davantage sur cet article-là, vous laissant à penser ce que vous jugerez à propos là-dessus.

Si cependant tous les hommes avoient l'adresse, comme il y en a quelqu'un, de lutter avec ces betes, sans avoir jamais le dessous, je vous assure que cette lute seroit alors quelque chose de beau à voir. Quant à moi, elle ne me déplairoit pas.

Voi-

Voici au plus court une relation du combat en question. On fait entrer un taureau déjà agacé à la place. A chaque coté de la porte par où il passe, il y a un piqueur pour le recevoir; c'est-à-dire un homme à cheval avec une lance à la main, faite comme une halebarde. Chacun d'eux attend pié ferme sur sa monture que cet animal aille se lancer sur lui. Mais avant de lui en donner le temps, il le retient, quand il en est à portée, avec sa lance qu'il lui enfonce dans le corps à coté du cou sur l'épaule, sans manquer son coup, s'il est adroit.

Le taureau se sentant piqué, se retire & se met à courir par toute la place, faisant des mugiffemens horribles, jusqu'à ce qu'il se voit une autre fois attaqué par la lance.

Le piqueur fait toujours le meme jeu; mais s'il n'y reussit pas

pas malheureusement, ce qui n'arrive que trop souvent ; a Dieu alors cheval & cavalier ; ils risquent fort dans ce moment de faire les deux la pirouete en l'air sur les cornes de mon animal.

C'est le cheval qui en sort ordinairement le plus mal : c'est lui qui paye l'ecot du jeu ; car il y en a communement deux ou trois de tués a la plupart des courses, & cinq ou six de blessés.

Il y a aussi quelquefois quelque piqueur de blessé. Mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il pourroit leur arriver. Car à voir ce combat, on diroit d'abord qu'ils vont tous estre ecrasés. Il n'y a point d'etrenger sur tout a qui il ne semble qu'un chacun d'eux va infailliblement perdre sa vie, & qui ne soit bien surpris a la fin de voir qu'ils en sont sortis a si bon marché.

Après que le taureau a reçu quelques piquures de la maniere qu'il

qu'il a été expliqué, & fait quelques tours de place avec des mugissements affreux, on le fait passer, au son de la trompette, car c'est elle qui preside par ordre des premiers Echevins de la Ville a toutes les dispositions de cette fete, aux taurieurs a piè qui sont au nombre de huit ou dix, habillés a peu près comme des coureurs.

Ceux-ci le font courir a nouveaux fraix, en lui mettant quantité de banderoles sur la tete & le cou pour l'animer davantage & le laisser plutot.

Puis sur la fin, quand l'ordre la trompette vient, il y en a un de la troupe qui, avec un chiffon de manteau a la main gauche, tendu sur un baton, & une lance comme une epée a l'autre, va lutter avec lui ; il lui tend ce morceau de manteau près des yeux ; le taureau voulant y sauter dessus avec ses cornes, mon taurieur fait alors avec souplesse un tour de bras

bras & de corps, & se saisissant de ce moment, il traverse sa lance jusqu'aux flancs de cet animal, s'il en a l'adresse. Sinon il lui en arrive quelquefois autant qu'au piqueur & au cheval dont il a été parlé ci-dessus; ceux qui mettent les banderoles sont exposés au même danger, s'ils ne savent pas bien leur métier.

Quand on tue le taureau du premier coup de lance, ce qui arrive fort souvent, on le donne à celui qui a eu cette adresse avec des applaudissements qui durent assez long temps.

La course des taureaux est un reliqua des mores. Il en reste encore cela d'héritage aux Espagnols. Elle est composée de dix ou douze taureaux. Les gens y vont tous en foule avec grand empressement, quand c'en est le jour, paroissant si affairés, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, y comprises les femmes me-

mêmes avec quelques pretres & Religieux, qu'on diroit à les voir qu'ils vont s'emparer d'une Ville déjà assiegée.

Cette fete de carnage est pour eux un grand divertissement. Il y en a qui se passeroient plutot de boire & de manger ce jour là que de la voir. Cette humeur combatante leur a resté sans doute d'héritage de pere à fils, des cruelles guerres de leurs antecessors. Elle s'est si bien enracinée en eux qu'ils n'ont pas de fete à leur gré, si elle n'est assaisonnée de quelque bataille.

Mais pour vous dire tout, à mesure qu'ils s'éloignent de leurs ancetres, il semble qu'ils laissent perdre chaque année un peu les droits de leur héritage. Pour cette raison-là, la course n'est plus chez eux comme ci-devant, il s'en faut de la moitié.

Pour repondre au second point de votre lettre, je vous apren-

aprendrai que la comedie n'est pas ici avec tant d'art qu'en France; elle n'y est pas si pompeuse, si étudiée, si savante, ni avec tant de regle theatrale; elle n'y est pas nonplus limitée à ne pouvoir représenter que l'action de vingt & quatre heures, sur quel sujet que ce soit; elle en représente au contraire autant qu'elle veut. De-là vient aussi que d'une comedie Espagnole, on peut en faire plusieurs Françoises.

Mais elle est en revanche, & plus divertissante, & plus instructive que la notre pour le petit monde; étant une tragi-comedie, ou plutôt une histoire comique qui représente tout au long, depuis le commencement jusqu'à la fin, par exemple la vie d'un Saint, d'un heros &c. ou quelque autre chose.

Aussi les gens du commun vont souvent à la comedie en Espagne, au lieu qu'en France ils n'y

n'y vont guere; étant la plupart assez bien instruits sur l'histoire sacrée & profane, tandis que chez nous ils n'y entendent goutte. Le sort de leur comedie fait en partie qu'ils sont mieux élevés & plus spirituels en general que nos gens de bas etat.

Il faut vous dire ici, qu'on représente quelquefois, ou plutôt très souvent, sur le theatre Espagnol le sacré avec le profane. On y fait parler dans plusieurs occasions des Saints, des Anges, la Sainte Vierge, jusqu'à Jesus-Christ & le Pere Eternel lui-même, avec un bouffon, avec un gilles, ou avec quelque autre personnage. Ce qu'on ne sauroit souffrir au notre, ni d'y répandre nonplus du sang comme on fait au leur.

Au lieu que notre comedie est composée, tantot de trois, & tantot de cinq petits actes qui font tous le sujet de la piece; Et sur

sur la fin, le rideau tiré, d'une autre petite piece separée en un seul acte, un peu burlesque pour divertir le spectacle; la comédie Espagnole est composée au contraire toujours de trois actes qu'on appelle *Jornadas*, d'un *Entremes* a la fin du premier acte, qui est une espece de farce pour faire rire les spectateurs, où il entre souvent des batailles, a l'usage du genie de la Nation, & quelquefois une satire extremement forte pour corriger les moeurs: a la fin du second acte il y a un *Saynete*, c'est un composé de musique, de chant & de danse.

Toute sorte de gens vont a cette comédie-ci jusqu'aux pretres & Religieux, au lieu qu'à la notre il n'y a que les laïques qui aient droit d'y aller.

Si l'Espagnol vouloit reformer son theatre au notre, ou a celui d'Italie qui est a peu près le meme, il est certain qu'il y par-

vien-

viendroit aisement avec la quantité d'excellents Poetes qui sont en Espagne, & avec la facilité de leur poesie.

Elle est en verité si facile & si abondante qu'on peut dire qu'ils ont plus d'ouvrages dans ce genre d'ecrire que toutes les autres Nations du monde ensemble. On peut la regarder, en quelque façon, comme la source de toutes les autres poesies. Pour preuve de cela, on fait par tout qu'elle a servi, en différentes occasions, de modele aux Etrangers, dans leurs compositions poetiques. C'est un fait connu & autentique a tous.

Quant a l'opera, il n'y en a pas en Espagne, ou il est emprunté aux Italiens. Il en est de meme de la tragedie. Celles qu'ils ont, depuis fort peu de temps, sont traduites du François a leur langue. Mais s'ils continuent les bonnes mesures qu'ils prennent aujourd'hui pour introduire l'un

K

& l'autre dans leur Royaume à l'avenir, il est certain qu'il nous surpasseront dans les deux genres, en les mettant sur un pié encore plus parfait qu'ils ne sont chez nous. Je croi vous avoir dit dans un endroit que les Espagnols sont tous musiciens jusqu'aux dents; Et bien je dois vous dire dans celui-ci qu'ils sont aussi poëtes au meme degré.

En reponse a la troisieme demande que vous me faites touchant la justice de ce Royaume, vous saurez qu'elle est à peu près comme celle de tous les autres; c'est-à-dire severe pour tous, & pas agreable pour personne. Malheur à celui qui tombe dans ses lacets, je croi, par tout.

Cependant pour vous expliquer la chose un peu mieux, il faut vous dire qu'au lieu que le crime est extremement chatié en France, & le civil fort peu, ou point du tout; le civil au con-

trai-

traire est fort chatié en Espagne, & le crime presque pas. Il faut entendre ceci que l'un n'est pas chatié autant que l'autre à proportion. Car dans le fond, ils le sont assez les deux.

Le civil y est chatié, ce semble, pour tenir les gens en respect, pour des raisons sans doute à eux connues. Aussi tous, petits & grands, moins ceux de la premiere classe, craignent terriblement la justice en Espagne; tandis qu'en France, il n'y a que les malfaiteurs qui en aient peur.

Le crime n'y est pas puni, au moins de mort, comme ailleurs, parce qu'on se sert des criminels; faute d'autres personnes, pour les envoyer à leurs mines de vif argent, qui sont pire que la galere pour la plupart.

Il n'y est pas puni aussi de mort, parce que les Espagnols sont naturellement inclinés à la cha-

K 2

ri-

rité. Il faut bien que ce soit de
meme, puisqu'on ne voit justi-
cier presque personne chez eux,
le long de toute l'année. De sor-
te qu'on peut dire d'eux avec jus-
te raison, qu'autant qu'ils sont
cruels pour le combat, ils sont
humains pour le suplice.

Je ne veux pas finir cet arti-
cle de justice sans vous apprendre
que jusqu'à present l'Eglise, &
tout autre endroit sacré en Es-
pagne, ont servi d'asile pour
sauver la vie a toute sorte de
criminels qui s'y refugioient.
Ainsi qu'on a vu dans toute l'Eu-
rope, il n'y a pas encore des lon-
gues années, les hotels des Em-
bassadeurs servir au meme offi-
ce: mais venant à commetre un
crime dans les memes endroits
sacrés, ils n'ont plus alors le me-
me droit.

Il faut vous dire à present ici
que de meme qu'on a oté, depuis
peu, a tous les Embassadeurs le
pri-

privilege de ci-dessus, on a oté
aussi a l'Eglise celui de servir de
refuge au meurtrier traître. Quand
il y aura quelque autre change-
ment, je vous l'apprendrai tout de
meme.

Par ce que je viens de vous
expliquer, il est aisé de compren-
dre que la justice d'Espagne est
cent fois moins rigoureuse que
celle de France. Mais nonobstant
tout cela, vous pouvez croire
qu'il se commet dans ce dernier
Royaume, cent fois plus de cri-
mes que dans le premier; ce qu'
est une chose toute extraordina-
re. On peut dire à ce propos que
s'il n'etoit le vol, il n'y auroit
presque point de mal en Espag-
ne; bien entendu pour le tem-
porel, & par rapport aux autres
pays.

Quant a la quatrieme deman-
de au sujet de l'Inquisition, je
vous dirai, cher ami, que vous
avez tous grandement tort en

K 3

Fran-

France de vous en faire une idée si affreuse que vous vous en faites. Vous devez savoir qu'elle est un Tribunal de justice des plus doux, & des plus equitables qu'on puisse voir.

Jugez-le, s'il vous plaît, vous-meme, puisqu'il est toujours egal pour tous, sans faire plus de faveur a l'un qu'a l'autre, & qu'il pardonne genereusement deux fois, au lieu d'une, quel crime que ce puisse estre, meme ceux qui font dresser les cheveux sur la tete, quand on en entend parler; pourvu qu'on le confesse, qu'on en soit repentant, & qu'on promette de ne plus le commettre.

Mais venant malheureusement à tomber dans le meme crime une troisieme fois, il n'y a plus de pardon. Il faut alors en subir le chatiment qui lui est dû, lequel est toujours proportionné au crime avec toute equité.

Vous

Vous voyez bien par-là la douceur de ce saint Tribunal, puisqu'il pardonne si genereusement qu'il fait deux fois le meme crime, tandis que les autres justices Etrangeres ne le pardonneroient pas une, & qu'elles le puniroient au contraire de la mort la plus ignominieuse.

L'Inquisition, cher ami, n'est autre chose qu'une branche de justice qui prend connoissance des crimes qui regardent le spirituel, ou l'Eglise. Sa prison est longue; elle est ordinairement d'un an, pour donner le temps au criminel de reconnoitre bien son crime, & d'en faire à loisir penitence. Pendant lequel, dit-on, il ne lui manque rien pour son entretien.

Chaque prisonier a sa chambre separée, sans avoir communication avec personne; vivant par consequent tous, comme des Religieux, s'ils veulent.

K 4

Au

Au bout de l'an ; celui qui doit sortir de la prison , en sort , sans autre bruit ; celui qui doit y rester encore , y reste ; c'est suivant sa confession , & son amendement ; Et celui qui doit subir son juste chatiment , le subit. Mais tout ceci se fait si secretement , pour l'honneur des prisonniers , que personne ne fait ce qu'il se passe entr' eux , excepté le chatiment public.

Voilà-là , cher ami , le mistere de l'Inquisition expliqué. Ainsi tous ceux qui ont cru que sa justice estoit trop severe , & par consequent mauvaise , & à craindre , doivent une grande reparation d'honneur a ce saint Tribunal ; s'imaginant que s'il y a eu quelque petit abus au commencement de son establissement , il n'y en a plus à present.

Car tout y est aujourd'hui en si bon ordre que celui qu'on detient dans cette prison , est recl-

reellement coupable , les Inquisiteurs ne s'en raportant plus au temoignage d'autrui qu'au leur propre.

En un mot , tout y est en si bon etat à present , qu'il semble qu'il n'y a plus d'Inquisition en Espagne ; on n'en parle plus absolument ; ce n'est que dans les pais Etrangers qu'on en parle , sans savoir ce qu'on en dit.

Touchant le cinquieme point de votre lettre qui roule sur les batisses de cette capitale , je vous dirai que les anciennes y sont assez vilaines , pendant que les modernes y sont superbes. Le corps de la Ville n'est pas beau , si vous voulez , en batisses. Mais cependant on y voit par tout , depuis peu , des pieces remarquables , soit en Eglises ou en Couvents , soit en maisons ou en hotels , & soit enfin en tout genre d'edifices.

Il y a sur tout une fabrique de porcelaine, un Courrier, une Douane, un Hopital general avec quelque autre piece commencée, qui feront bientôt l'honneur de la Ville, sans compter le Palais neuf qui est d'une beauté admirable, & si couteux qu'aucun autre Monarque que celui d'Espagne, ne pourroit en supporter la depense.

Ce qu'il y a de charmant dans toute la Ville, c'est la distribution des rues, & leur arrangement avec le nombre infini des fontaines qui y sont repandues par tout, & dont l'eau est des meilleures qu'on puisse boire. Il y a encore bien d'autres choses à raconter, mais il seroit trop long de vous les rapporter ici.

En un mot, cette Capitale est dès aujourd'hui en très bon état, & digne d'etre vue par toute sorte de voyageurs. Mais
fi

si on continue à l'embellir, comme on se propose de faire, elle sera bien plus belle à l'avenir. On peut dire qu'elle le sera alors autant qu'aucune autre qui soit dans l'Europe.

Ayant repondu, le plus exactement que j'ai pu, à tous les points que vous m'avez demandés, je finis ma lettre en vous priant de me croire avec mon estime ordinaire.

Mon très cher ami.

Votre très humble & tres
obeissant serviteur & ami.

J. P.



CAR-
UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

157.
CART A IX.

Paris le 1. Mai. 1765.

Monfieur & cher ami.

Celle que vous m'avez fait l'honneur de m'ecrire le 17. de Mars dernier, m'est parvenue dans fon temps. Elle à été lue en prefence de la compagnie ordinaire, & aplaudie au delà de toute exprefion. Pendant la lecture, on auroit entendu pafter, comme on dit communement, une mouche, tant on gardoit le filence & l'on ecoutoit atentivement.

Mais aufsi la lettre finie, on a parlé affez; & un chacun a dit fon fentiment. On a commencé par dire, tous d'une commune voix, que les deux points de Justice & d'Inquifition font charmants, de la maniere que vous les ecrivez. Ils ont été tous enchantés de les entendre, & fur

sur tout les Dames. Les Larmes leur en sont venues aux yeux, a la plupart de joie & de tendresse.

Elles ont été toutes unanimement d'avis qu'il devoit y avoir une inquisition dans tous les Royaumes qui professent la Religion Catholique, étant sur le bon pié qu'elle est.

Les hommes ont avoué de leur côté qu'ils ne croyoient pas que ce tribunal fut si bien établi qu'il est, en ayant oui parler bien différemment en plusieurs occasions.

Les uns & les autres sont tombés d'accord que cette branche de justice est admirable, de la façon que vous l'expliquez, & odieuse, de la manière qu'ils en avoient entendu parler. Tant il est vrai qu'il faut savoir à fond une chose avant d'en juger.

Pour la justice ordinaire, c'est bien, ont ils dit, que le civil soit chatié à proportion, plus que le criminel: l'Espagne fait bien en cela:

la: c'est peut être le moyen d'éviter qu'il se fasse tant de crimes. Le chatiment du civil étant un avant-coureur pour celui du crime, peut fort bien causer ce bon effet-là.

Mais il y en a qui ont dit que c'est une chose absurde que le civil doive être plus chatié à proportion, que le criminel; & que si ce dernier n'étoit pas severement chatié, & même de mort, quand le cas l'exige, on le laisseroit trop empirer, & que conséquemment il n'y auroit à la suite du temps que de crimes sur la terre.

A quoi les premiers ont repliqué sur le champ qu'on voit évidemment le contraire, si on veut l'examiner, dans les Royaumes où le crime est effectivement puni de mort, & le civil fort peu, ou presque pas, puisqu'il s'y commet encore plus de crimes que dans les autres.

Ainsi ne blâmons pas, s'il vous plait, l'Espagne sur ce point là, & condamnons au contraire les autres,

ont-ils continué : dailleurs suivant l'opinion de bien de casuistes, l'homme ne peut pas, sous quel pretexte que ce soit, oter de sang-froid la vie a son semblable. Il n'y a que Dieu seul, de qui il la tient, qui puisse la lui ravir. Il est dependant bon, ont-ils ajouté de punir de temps en temps, pour donner exemple a la populace, un peu rudement le crime, & meme de mort, quand il le faut, a fin d'en eviter d'autres plus grands; disent les casuistes là-dessus ce qu'ils voudront; & la dispute a ainsi fini avec ces dernieres paroles.

Au sujet de la Comedie, on a dit que celle d'Espagne, etant plus instructive que la notre pour le petit monde, & celle de France plus savante que la premiere pour les personnes du haut rang, il conviendrait que les deux fussent introduites dans chaque Royaume l'une pour les personnes de la premiere classe; & l'autre, pour les gens de bas etat. Car il ne convient pas que ceux-ci restent dans une

une ignorance crasse, comme ils sont; par exemple, chez-nous.

Si la Comedie Espagnole n'est pas savante, pompeuse, & avec toutes les regles theatrales comme la Françoise, elle a bien d'un autre coté son merite, a-t-on dit, puisqu'elle instruit le bas public, si bien que vous m'avez escrit.

Pour ce qui est des belles batissés & bonnes reparations qu'on fait dans la Ville de Madrid, c'est une chose digne d'etre racontée, de meme que les chemins nouveaux, & tous les autres beaux etablissements qu'on fait continuellement par tout le Royaume; c'est un gouvernement d'autant plus admirable aujourd'hui chez tous les Etrangers que, depuis que l'Espagne existe, on n'avoit jamais entendu parler de choses semblables.

Il n'y a point de doute que ceux qui voyagent pour voir l'Europe, ne s'arrêtent dorenavant avec plaisir dans ce Royaume, & n'y sojournent quelque temps pour y voir ses beaux

pais

païs, son bon climat, & en premier lieu sa belle Capitale: quant a moi, j'ai un desir ardent de voir l'un & l'autre.

Touchant la course des Taureaux, de la maniere que vous l'avez depeinte, elle est tout-a-fait belle; & si les taurieurs avoient a leur lute toujours le dessus sur les taureaux, il n'y auroit point de divertissement dans le monde plus grand que celui de voir une course de ces animaux.

Voilà, Mon cher ami, en precis ce que la compagnie a dit, au sujet de votre dernière lettre. Elle a encore dit sur la fin, comme pour conclusion de leur discours, que les deux principaux points, qui sont celui de justice & de religion, sont en très bon état en Espagne; & que si les Espagnols continuent toujours de même dans leurs nouveaux arrangements, il n'y a point de doute qu'ils ne deviennent a la suite du temps, avec les bonnes dispositions qu'ils ont, les plus grands hommes de l'univers. Ils

Ils ont ajouté a cela qu'il y a trois siècles que toutes sortes de nations, jusqu'a celles des sauvages eux-mêmes, se sont toutes prodigieusement avancées aux arts, aux sciences, & en tout; & qu'ainsi il n'est pas surprenant que l'Espagne fasse le progrès qu'elle fait dans celui-ci.

C'est bien aussi mon sentiment, & s'il y a quelqu'un qui dise le contraire, comme je sai qu'il y en a, pour lui faire plaisir, & pour éviter en même temps sa fâcheuse dispute, il faut l'en croire; mais ce sera par rapport a lui, & a ceux des sâcheux, que les arts & les sciences, & tout ce qu'il voudra, étoient en plus grand honneur du temps passé qu'a présent.

La conversation finie, ils m'ont fort chargé tous de vous saluer de leur part, & de vous demander comment se porte le Corps Militaire en Espagne, de quelle maniere le clergé y est regardé; s'il est vrai qu'on y baise la manche aux religieux, com-

comme s' ils estoient en odeur de sainteté ; & comment nos François sont reçus chez les Espagnols.

Je finis ma lettre avec ces quatre demandes, en vous priant d' y répondre avec exactitude, & de me croire toujours très sincèrement.

Monfieur & cher ami;

Votre très humble & très obeiffant serviteur & ami.

J. R.

La lettre écrite, une personne assez curieuse, & un peu simple en meme temps, si vous voulez, m' a apporté la note ci-a coté, en me priant de vous l' envoyer, & de savoir avec vous s' il faut la croire toute au pié de la lettre.

NO-

NOTE

DES HABITUDES ET qualités des Espagnols, & des François d'aujourd'hui.

L' Espagnol en general a l'habitude de s'habiller sur le lit ; le François hors du lit.

L' Espagnol est long à s'habiller, & diligent à se peigner ; le François au contraire est diligent à s'habiller, & long à se peigner.

L' Espagnol se boutonne d' en haut en bas ; le Fr. d' en bas en haut.

L' Espag. a soin de couvrir bien sa poitrine ; le Fr. l'a decouverte ; l'un, par habitude ; & l'autre, pour faire voir le jabot de sa chemise.

L' Espag. s' habille plus proprement l' hiver que l' été ; le Fr. au contraire s' habille plus pro-

- proprement l'été que l'hiver.
- L'Espag. brille peu en habits, dependant beaucoup; le Fr. au contraire brille beaucoup en habits, dependant peu.
- L'Espag. fait durer long temps ses habits; le Fr. les fait durer peu.
- L'Espag. change rarement d'habits; le Fran. en change souvent.
- L'Espag. est economie en habits; le Fr. prodigue.
- L'Espag. s'habille de la couleur qu'il voit; le Fr. de la couleur qui revient le plus a l'air de son visage.
- L'Espag. porte les habits courts ou longs, comme il les voit aux autres; le Franç. les porte comme sa bizarrerie lui dicte.
- L'Esp. fuit les modes; le Fr. les invente.
- L'Espag. fait ses prieres, a quelle

heu-

- heure du jour que ce soit; le Fr. fait les siennes aux heures réglées, c'est-a-dire le matin en se levant, & le soir en se couchant, a genoux, au pié du lit.
- L'Espag. fait ses prieres chez lui doucement; ou a haute voix, a genoux, assis, ou en promenant, & en presence de qui que ce soit; le Franç. les fait toujours tout bas, a genoux, & seul en son particulier.
- Les Espag. ensemble font la priere chez eux, a genoux, & a haute voix; les Fr. la font tout de meme.
- L'Espag. adresse en general ses prieres a Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, a laquelle ils ont tous grande devotion; le Fr. adresse les siennes a Dieu meme.
- L'Espag. après avoir fait le signe de la Croix, en forme une

au-

- autre avec le doigt indice, &
 le pouce qu'il baise; le Fr.
 fait simplement le signe de la
 Croix, sans autre seremonie
 après.
 L'Esp. porte le chapelet sur lui; le
 Fr. les heures.
 L'Espag. porte un Scapulaire au
 cou; le Fr. en general n'y porte
 rien.
 L'Esp. est devot chez lui; le Fr. a
 l'Eglise.
 L'Espag. interrompt quelquefois
 ses prieres, pour ecouter, ou
 faire la conversation; le
 Franç. ne les interrompt ja-
 mais.
 L'Espag. devot entend tous les
 jours la messe; le Fr. devot l'en-
 tend aussi.
 L'Esp. fait le signe de la Croix
 en sortant de chez lui, sur le
 seuil de la porte; le Franç. le
 fait aussi, mais non pas
 tous.
 L'Espag. aime à faire ses repas
 seul;

- seul; le Franç. en compag-
 nie.
 L'Espag. mange, & boit vite;
 le Fr. mange, & boit lente-
 ment.
 L'Esp. table peu; le Fr. table beau-
 coup.
 L'Esp. aime a table le piquant; le
 Fr. le doux.
 L'Espag. aime hors de table
 l'aigre, & le doux; le Franç.
 l'amer.
 L'Espag. mange a toute heure
 du jour qu'il s'en presente
 l'occasion; le Fr. ne mange
 qu'a ses heures reglées.
 L'Esp. en general ne boit qu'a
 la fin du repas; le Fr. au
 contraire boit, a petits traits,
 pendant tout le repas.
 L'Espag. boit, & mange plus
 chez autrui, que chez lui;
 le Franç. boit, & mange plus
 chez lui, que chez autrui.
 L'Espag. met d'ordinaire l'eau
 sur le vin; le Fran. au con-
 trai-

- traire met toujours le vin sur l'eau.
- L'Esp. en general boit le vin pur, & l'eau aussi pure; le Fr. boit toujours le vin avec de l'eau, ou pur.
- L'Espag. boit a table plus d'eau que de vin; le Fran. au contraire boit plus de vin que de l'eau.
- L'Esp. fait ses repas tout de suite, sans s'arreter, & sans parler, le plus souvent; le Fr. s'arrete, & parle pendant tout le repas.
- L'Esp. n'est ni gourmand ni gourmet; le Fran. est l'un & l'autre.
- L'Esp. fait manger, & jeuner aussi, quand il le faut; le Fr. fait manger, mais non pas jeuner.
- L'Esp. aime à manger le pain chaud, sortant du four; le Fr. aime à le manger, entre tendre, & dur.

L'Esp.

- L'Esp. ne chante jamais a table; le Fr. y chante toujours.
- L'Esp. n'invite guere ses amis à manger avec lui; le Fr. les invite souvent.
- L'Esp. mache peu; le Fr. mache beaucoup.
- L'Espag. avale; le Fran. mange.
- L'Esp. n'est pas delicat pour le manger; le Fr. l'est trop.
- L'Esp. est plus propre sur lui, que sur le manger; le Franç. est au contraire plus propre sur le manger, que sur lui.
- L'Espag. en general ne benit pas la table avant le repas, ni rend graces a Dieu après l'avoir pris, à moins qu'il n'y ait quelque pretre ou religieux qui le fasse pour lui; le Fr. fait l'un & l'autre, tout bas, chacun en son particulier.
- L'Esp. parle a table indifferement de choses mal-propres

L 2

com-

- comme de choses propres ; le Fr. n'y parle que de choses propres qui recréent, & qui ne degoutent pas.
- L'Esp. ne se fait aucun scrupule de repandre du sel sur la nappe, ou des miettes de pain par terre ; le Franç. s'en fait un grand.
- L'Esp. sort de table comme il y est entré ; le Fr. en sort communement tout coloré.
- L'Esp. se repose après le dîner, dormant le plus souvent la meridienne ; le Fr. au contraire se promene.
- L'Esp. promene peu ; le Fr. promene beaucoup.
- L'Esp. aime beaucoup la maison, & peu le dehors ; le Fr. au contraire aime peu la maison, & beaucoup le dehors.
- L'Esp. aime les visites ; le Fr. les deteste.
- L'Esp. prend le tabac avec la main gauche ; le Fr. le prend avec la droite.

L'Esp.

- L'Esp. garde long temps le tabac entre ses doigts ; le Fr. ne le garde pas du tout ; il le prend tout de suite, ou il le jette par terre.
- L'Esp. ne fait qu'un remerciement avec la main, quand il prend quelque chose de quelqu'un, c'est après l'avoir reçue ; le Fr. en fait deux ; l'un, au commencement, avant de prendre la chose ; & l'autre, a la fin, après l'avoir prise.
- L'Esp. pour appeler quelqu'un avec la main, la tourne vers la terre ; le Fr. la tourne au contraire vers le Ciel.
- L'Esp. venant à compter avec les doigts, commence par le petit ; le Fr. par le pouce.
- L'Esp. en general couche durement par terre, sur un pauvre matelas ; le Fr. au contraire couche mollement dans des bons lits montés, sur plusieurs matelas.

L 3

L'Esp.

L'Esp. n'a point de honte d'oter un poil, une puce, un pou, une punaise de dessus quelqu'un; le Fr. a honte de les lui voir.

L'Esp. se peigne, & s'epluche l'un l'autre ~~au soleil~~; le Fr. se peigne, & s'epluche, chacun en son particulier, en cachete, crainte qu'on ne le voie.

L'Esp. en general ne se gene pas pour tenir des conversations à double sens, devant les Enfants; le Fr. au contraire se gene, & se tait devant eux.

L'Esp. fait trop voir l'amitié qu'il a pour ses Enfants; le Fr. ne la fait pas voir assez.

L'Esp. ne corrige pas assez ses Enfants; le Fr. les corrige quelquefois trop.

L'Espag. est lent; le Fran. diligent.

L'Esp. marche lentement dans les rues; le Fran. y marche vite.

Les

Les Esp. marchent avec ordre dans les rues, de deux en deux, faisant peu de bruit; les Fr. y marchent au contraire sans aucun ordre, à pelotons, faisant beaucoup de bruit.

L'Esp. est de son naturel serieux; le Fr. gai.

L'Esp. est ceremonieux; le Fr. franc.

L'Esp. est scrupuleux; le Fr. ne l'est pas.

L'Esp. ne rit pas facilement; le Franc. rit pour la moindre chose.

L'Esp. ne pleure jamais; le Fr. pleure quelquefois.

L'Esp. dans l'affliction conserve son sang froid; le Fr. le perd, faisant des lamentations de même qu'une femme.

L'Esp. ne se fache pas aisement; le Fr. au contraire se fache pour rien.

L'Esp. fâché ne pardonne pas facilement; le Fr. fâché pardonne.

L4

- donne au contraire sur le champ.
- L'Esp. est patient ; le Fr. impatient.
- L'Esp. est constant ; le Fr. inconstant.
- L'Esp. est paresseux ; le Fr. laborieux.
- L'Esp. est attaché ; le Fr. est libéral.
- L'Esp. est volontaire ; le Fr. est involontaire.
- L'Esp. est opiniatre ; le Fr. est violent.
- L'Esp. est grossier , & naturel ; le Fr. est poli , & feint.
- L'Esp. est veridique dans ses recits ; le Fr. est menteur.
- L'Esp. se vante de ce qu'il a fait ; le Fr. se vante de ce qu'il a fait , & de ce qu'il n'a pas fait.
- L'Esp. n'avanture rien ; le Fr. avanture tout.
- L'Esp. est charitable pour tout le monde ; le Fr. l'est pour quelques-uns.
- L'Esp.

- L'Esp. plaint les coquins dans leurs disgraces ; le Fr. ne les plaint pas.
- L'Esp. est severe au combat ; le Fr. intrepide.
- L'Esp. a l'air robuste ; le Fr. l'a delicat.
- L'Esp. craint les armes blanches ; le Fr. craint les armes à feu.
- L'Esp. passe pour jaloux , sans qu'il le soit dans le fond ; le Fr. ne passe pas pour jaloux , & il l'est cependant.
- L'Esp. est bon pour la replique ; le Fr. pour la reflexion.
- L'Esp. sans etude fait quelque chose ; le Fr. sans etude ne fait rien.
- L'Esp. en dispute fait tirer parti de tout ; d'un mauvais argument , il en forme un bon ; le Fr. au contraire , si sa cause n'est pas tout-a-fait bonne , ne fait quoi dire , & il se tait tout court.
- L'Esp. surpris en quelque faute , trou-

trouve sur le champ quelque
pretexte pour s'excuser; le Fr.
n'en trouve aucun.

L'Esp. n'aime pas facilement, mais
quand il aime, il est constant
dans ses amitiés; le Fr. au con-
traire aime facilement, mais il
est fort inconstant dans ses ami-
tiés.

L'Esp. se croit pauvre avec beau-
coup d'argent; le Fr. se croit ri-
che avec peu d'argent.

L'Esp. indigent demande l'aumone
librement de meme que s'il de-
mandoit une dete qu'on lui
doit; le Fr. la demande au
contraire honteusement, en
s'humiliant, & en tremblant.

L'Esp. ne se fait pas une honte
de demander l'aumone, disant
que Jesus-Christ l'a demandée;
le Fr. au contraire s'en fait un
deshonneur grand.

L'Esp. demande l'aumone, l'espere
a coté, ayant encore de ressource
devers lui; le Fr. au con-
traire

traire ne la demande qu'en hail-
lons, & a la derniere necessité.

L'Esp. garde le secret; le Fr. le di-
vulgue.

L'Esp. supporte la misere; le Fr. perit
en elle.

L'Esp. pauvre est orgueilleux, &
le riche humble; le Fr. pauvre est
au contraire, humble, & le riche
orgueilleux.

L'Esp. depensier est prodigue; le
Fr. de pensier est genereux.

L'Esp. a l'esprit methaphisicien; le
Fr. l'a phisicien.

L'Esp. croit savoir tout, quand il
fait quelque chose; le Fr. croit ne
savoir rien, sachant quelque chose.

L'Esp. est parleur; le Fr. est medi-
fant, & calomniateur.

L'Esp. aime la flaterie; le Fr. la
craint.

L'Esp. se tient, où il se trouve bien;
le Fr. au contraire, etant bien
dans un endroit, c'est alors qu'il
en sort.

L'Esp. n'est pas peureux naturelle-
ment;

- ment ; le Fr. l' est extremement.
- L' Esp. ne craint aucun animal ; le Fr. les craint tous.
- L' Esp. a l' adresse de se battre avec les animaux , & de les vaincre aussi , quand il le faut ; le Fr. ne l' a point.
- L' Esp. vieux est vigoureux ; le Fr. vieux est au contraire lent & pesant.
- L' Esp. rajeunit en vigueur a un certain age ; le Fr. au contraire va toujours en declinant.
- L' Esp. paroît plus fort qu' il n' est ; le Fr. au contraire ne paroît pas etre si fort qu' il est.
- L' Esp. ne met jamais le chapeau a la tete à ses repas ; le Fr. le met le plus souvent.
- L' Esp. ne fait ni boire , ni manger la moindre chose devant personne , sans lui en offrir , quoiqu' il n' ait guerre l' intention de lui en doner ; le Fr. au contraire boit & mange devant le monde , sans lui offrir rien , à moins qu' il ne veuille bien

- bien lui en donner.
- L' Esp. met en petits morceaux le pain qu' on presente a table pour l' avoir tout pret quand il lui en manque ; le Fr. en coupe à mesure qu' il en a besoin.
- L' Esp. dit l' angelus & les autres prieres qu' on sonne , dans les rues , debout ; & dans les maisons , debout , ou a genoux ; le Fr. dit les siennes , comme il se trouve , quand on les sonne ; en marchant , s' il marchoit ; debout , s' il etoit debout , ou assis , s' il etoit assis.
- L' Esp. aime les enigmes , les proverbes & les jeux de mots ; le Fr. ne les aime point , il aime seulement le discours suivi.
- L' Esp. prend ses peines & ses plaisirs de sang froid ; le Fr. au contraire prend ses peines & ses plaisirs avec excès.
- L' Esp. ne se delecte en rien ; le Fr. se delecte en tout.
- L' Esp. ne cherche guere ses aises ; le Fr. les recherche trop.

- L'Esp. sort de table , pour se mettre a genoux, quand le bon Dieu passé par la rue ; le Fr. n' en sort pas , & il fait ses prieres assis.
- L'Esp. en general n' est ni trop hardi, ni trop honteux ; le Fr. au contraire est ou l' un , ou l' autre.
- L'Esp. aime extremement les presents ; le Fr. ne les aime pas tant.
- L'Esp. se resigne facilement a la mort ; le Fr. s' y resigne difficilement.
- L'Esp. ne rougit pas aisement ; le Fr. rougit au contraire pour la moindre chose.
- L'Esp. foutient le mensonge quand il veut ; le Fr. ne fait pas le soutenir.
- L'Esp. est furieux au milieu de sa colere ; le Fr. l' est au commencement de la sienne.
- L'Esp. est plus sensible aux affronts qu' a la misere ; le Fr. au contraire est plus sensible a la misere qu' aux affronts , quoiqu' il soit bien sensible a ces derniers.

Lc

- L'Esp. offensé se venge quelque fois à la longue ; le Fr. offensé se venge sur le champ , ou jamais.
- L'Esp. malade aime la compagnie ; le Fr. malade aime d' estre seul.
- L'Esp. est curieux des nouvelles du dedans ; le Fr. l' est de celles du dehors.
- L'Esp. est trop credule ; le Fr. ne l' est pas assez.
- L'Esp. aime la dispute des mots & des sciences ; le Fr. ne l' aime plus.
- L'Esp. aime la lecture burlesque & divertissante ; le Fr. aime la serieuse.
- L'Esp. fait plus de cas des belles lettres que de l' auteur qui les a écrites ; le Fr. au contraire fait plus de cas de l' auteur des belles lettres, que des belles lettres qu' il a écrites.
- L'Esp. savant est regardé , a quelque difference prés , comme un autre ; le Fr. savant est regardé au contraire comme un oracle.
- L'Esp. savant s' estime lui-meme,

M 2

com-

comme un simple particulier, suivant, le rang de sa naissance; le Fr. savant, soit qui soit, se met au contraire au rang des grands.

L'Esp. en general a la voix petite, & l'Espagnole l'a forte a proportion; le Fr. au contraire a la voix forte, & la Françoisé l'a petite.

L'Esp. à l'air naturel, & l'Espagnole effeminé; le Fr. au contraire a l'air composé, & la Françoisé l'a martial.

Cher ami, suivant la note de ci-dessus, il y a des bonnes & des mauvaises habitudes dans les deux Royaumes; mais les gens du premier ordre font choix par tout des premières, méprisant souverainement les dernières.

LET-

L E T T R E X.

Pour répondre à la précédente.

Madrid 28. Mai 1765.

Monsieur & très cher ami.

Pour répondre a votre dernière du premier du courant, je vous dirai que c'est à présent quelque chose de beau à voir en Espagne le Corps Militaire. Il est à peu près sur le même pié que celui de France. Soit Soldat, soit Officier, soit General, soit Ingenieur & soit autre quelconque, tous généralement se distinguent au mieux, renfermant encore plus de mérite en eux qu'ils ne font paroître.

On voit aujourd'hui tout le Corps de leur troupe égal au notre, en habits, & en stature de personnes; se donnant les mêmes airs de guerrier, les uns que les autres, & marchant, comme on dit communément, sur le pié François, la même chose que chez nous.

M 3 On

UNIVERSIDAD DE SALAMANCA

On voit Parmi les Officiers observer la meme politesse , & le meme point d'honneur que chez les notres; montant sur leurs chevaux pour la moindre chose , quand l'occasion s'en presente , sans ceder le pas a personne pour soutenir leurs droits de service de guerre.

Tous s'apliquent à l'heure qu'il est extremement à l'Art Militaire pour remplir avec tout honneur leurs obligations. La noblesse recommence une autre fois à embrasser le parti des armes ; avec cette difference qu'elle le fait aujourd'hui par gout, en reconnoissant sans doute l'utilité , tandis qu'elle le faisoit du temps jadis par necessité. Elle commence ordinairement par les postes plus inferieurs pour les parcourir tous, degré par degré, à fin de devenir en effet Soldat , & de savoir bien un jour le metier de la guerre.

On dit dans presque tous les Royaumes de l'Europe, comme par un espece de proverbe, Soldat de

cette

cette nation , & Officier de France: par exemple , en Angleterre , on dit: Soldat Anglois, Officier François : en Suede, Soldat Suedois, Officier François: mais on dira bientôt en Espagne, en continuant de meme Soldat & Officier Espagnol.

Ce qu'il y a de remarquable dans la troupe Espagnole, c'est la grande devotion qui regne chez tous les Soldats , & le peu de ces vilaines paroles de guerre qui sont dans leur bouche. Je ne veux pas omettre de vous aprendre ce trait qui vous parroitra, je croi fort, tout-à-fait admirable chez les gens de guerre. Voila en precis tout ce que j'ai à vous dire sur leur compte.

Touchant le clergé d'Espagne, je vous aprendrai qu'il est regardé comme celui de France. Ceux qui ont de merite dans ce Corps, sont estimés comme gens de merite ; & ceux, qui n'en ont pas tant, sont regardés comme tels qu'ils sont. Cependant ils sont toujours tous respectés

M 4

UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

tés par rapport a leur caractère, ici; comme chez nous, & par tout ailleurs.

Mais pour vous dire clairement mon sentiment sur leur chapitre, il me semble qu' en general notre clergé est un peu plus respecté a present, faisant abstraction du passé, que celui-ci, quoiqu' on croie le contraire en France. Aussi il faut tout dire, il se familiarise moins que l' autre avec les laïques, allant dailleurs toujours revetus de leurs habits ecclesiastiques. Ce qui ne contribue pas peu, a mon avis, à se faire aimer & respecter des seculiers.

Quant aux religieux, c' est un abus bien grand en France de croire qu' on les regarde ici tous en odeur de sainteté. Non, cher ami, ce n' est pas ainsi. Ils y sont regardés comme en France meme, c' est-à-dire les bons, comme bons; & les mauvais, s' il y en a, comme mauvais, on fait distinguer ici le bon d' avec le mauvais, & rendre justice a qui elle est

est due de meme que par tout ailleurs.

C' est aussi un abus bien grand en France de croire qu' on baise par obligation expresse la manche a tous les Religieux en Espagne. Non, cher ami, ce n' est pas encore de meme.

On la baise communement à ceux qui sont de l' ordre de saint François; & aux autres, & principalement aux Carmes, on baise la main ou le Scapulaire; mais ce n' est pas, s' il vous plait, par obligation, ni par rapport a eux qu' on observe cette ceremonie; c' est par devotion, c' est en honneur & en memoire du saint de la fondation de leur Ordre.

Il n' y a par consequent que les gens devots au saint dont il est parlé, qui baissent la manche des Religieux en Espagne. Ainsi rendez-leur justice, & approuvez leur conduite sur ce point, au lieu de la blamer, en vous corrigeant de l' erreur où vous etes à leur sujet.

A la quatrieme demande que vous me faites, si les François qui sont en Espagne y sont bien venus, je vous dirai, pour vous parler franchement, qu' en general, ils n' y sont pas trop bien reçus, non plus que dans aucun autre Royaume etranger; la raison en est, parce qu' ils sont, la plupart, trop fiers, trop dominants, & trop meprisants; croyant de savoir tout, & que les autres ne savent rien; voulant eux-seuls dominer, & abatre tous les autres. C' est là l' esprit & le caractere de la plupart des François qui sont dans les pais Etrangers. Ils veulent etre dans quatre jours plus maitres que ceux de l' endroit & de la maison qu' ils habitent. Mais aussi, pour dire tout, que leur arrive t-il, au moins a plusieurs? C' est qu' ils deviennent bientôt, ou le jouet du logis, ou maitres de la clé-des champs, pour la belle fin de l' Histoire.

Cependant en particulier, ils sont assez bien venus par tout. Ceux
tout.

principalement qui sont un peu prudents, se font dautant plus estimer qu' ils sont ordinairement doués de quelque talent particulier; faisant voit en eux du discernement pour les choses, & de la politesse pour les gens comme on ne la voit pas communement chez les autres. Voila-là le portrait de la seconde classe des François qui sont chez les etrangers.

J' espere que tous ceux qui se verront tirés dans ces deux portraits, se coucheront a la raison, & qu' ils avoueront que c' est de meme que je vous écris. J' espere par consequent qu' ils ne m' en voudront pas du mal, ni l' un, ni l' autre, & qu' ils m' en sentiront au contraire bon gré, puisque je dis la verité, & que je la dis dans une bonne intention. Sans l' expliquer, elle se fait entendre assez d' elle meme.

Quant à la note que vous m' avez envoyée touchant les habitudes & qualités des Espagnols & des François

gois d'aujourd'hui, je vous dirai qu'elle est bien de meme, en quelque maniere, mais elle ne doit pas estre prise, s'il vous plait, au pié de la lettre, comme elle est distribuée, puisqu'elle est egallement commune aux deux nations.

Car à parcourir avec soin, une par une, toutes les habitudes & qualitez des Espagnols dont votre note fait mention, on trouvera qu'elles sont aussi renfermées en France; si ce n'est pas chez le general, c'est chez le particulier; & à parcourir toutes celles qui sont en France, on trouvera tout de meme qu'elles sont connues en Espagne; soit chez les uns, soit chez les autres.

Ainsi, dites, s'il vous plait, a la personne qui vous à remis cette susdite note, soit qui soit, simple ou spirituelle, qu'elle est grandement dans l'erreur, si elle la croit de meme qu'elle est écrite; & faites en autant, je vous prie, envers toute la compagnie qui est presente a la lecture de mes lettres.

Je

Je sai qu'on croit bonnement en France & ailleurs aussi, bien d'abus qui ne sont plus à present ici, s'ils y ont été du temps passé. C'est pour cela que je vous parle de meme, puisqu'il me vient si à propos.

Je me souviens fort bien qu'étant moi-meme au pais, j'ai oui dire bien de choses de l'Espagne, en fait d'usages, qui n'y sont plus à present. Ainsi les croyant encore, c'est un prejugé qui leur a resté, & dont ils doivent se corriger pour aller d'acord avec le bon sens & la raison.

C'est un proverbe dans toute la France de dire: temps passé n'est plus. Et bien on peut fort bien, cher ami, l'appliquer maintenant a ce Royaume-ci, s'imaginant qu'il n'est plus aussi le meme.

Vous avez très bien fait, en votre particulier, de dire a la fin de votre lettre que vous croyez que les gens comme il faut, font choix dans les deux Royaumes des meilleures habitudes, meprisant souverainement

ment les mauvaises. S'il n'eût été ce trait, il y a ici des Espagnols qui ne vous passeroient pas cet article de note d'habitudes; & je croi fort qu'il en seroit de même là bas des François.

Il faut bien que vous l'ayez conçu dans votre esprit de même que je vous l'explique, quand vous me l'avez envoyée, puisque j'ai eu l'honneur de vous marquer dans mes précédentes que les Espagnols nous imitent aujourd'hui en tous les bons usages que nous avons, & sur tout aux habits, à la table, & aux visites.

Cela étant ainsi, c'est tout dire. Ils nous imitent par conséquent en tout; car ces trois articles sont la base de tous les autres; & on peut dire pour la même raison que les Espagnols sont devenus, depuis un certain temps, François, au moins la plupart; & les François, Espagnols, en s'appropriant mutuellement, l'un, les bonnes qualités de l'autre. Ce
qui

qui ne sauroit être, sans avoir, les uns & les autres, les mêmes usages du monde, & par conséquent les mêmes habitudes & qualités.

Au reste, je suis très ravi, cher ami, que vous m'ayez envoyé la note en question pour vous faire voir à tous qu'elle est commune aux deux nations, vû que les personnes du premier rang; & celles de bon sens suivent par tout ce qu'elle contient de bon, & rejettent ce qu'elle renferme de mauvais; j'en suis encore bien aise pour faire voir à ceux des autres classes le tort qu'ils ont, dans les deux endroits, de ne pas en faire autant; j'en suis ravi en troisieme lieu pour faire voir à tous les Etrangers qui liront ces lettres qu'il y a en France, & en Espagne les plus belles qualités & habitudes du monde, & que conséquemment ces deux Royaumes sont habités en general par les plus grands hommes qui soient aujourd'hui sur la terre, sans faire aucun tort à ceux des autres païs.
Ayant

Ayant achevé de repondre a
tous les points que vous m'avez de-
mandés, je finis la presente en vous
prient de me croire toujours bien
sincerement.

Monfieur & très cher ami.

Votre très humble & tres
obeissant serviteur & ami.

J. P.

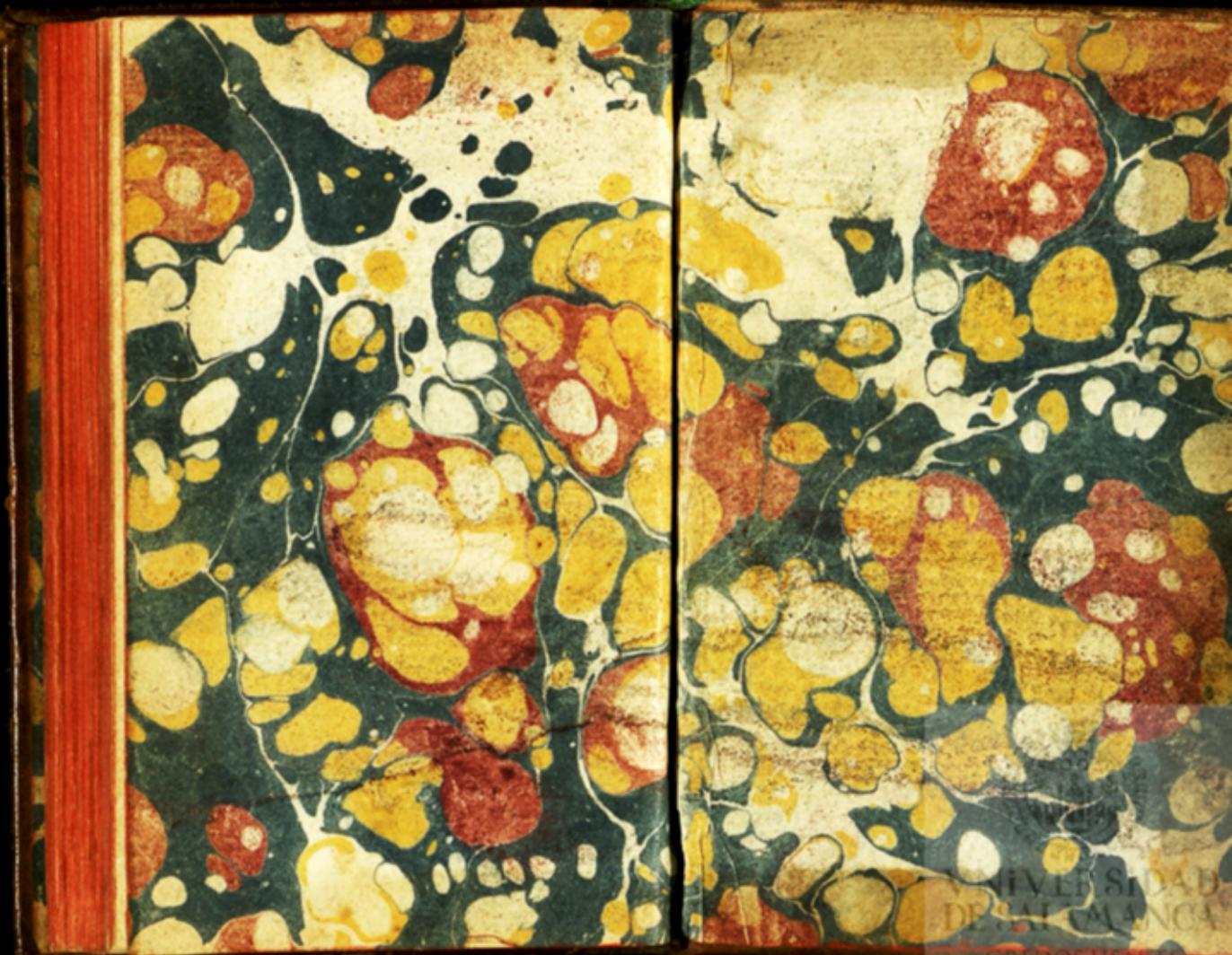
Si cet ouvrage est du gout du pu-
blic, l'Auteur offre à le continuer,
& à le donner sous les deux impres-
sions, Françoisé, & Espagnole.

F I N.

*Il se vend a 4. rs. v.n chez l' Au-
teur, à la rue étroite de los peligros,
vis-a-vis la boutique d'un Perruquier:
& la nouvelle Grammaire Espagnole,
& Françoisé du me me Auteur se vend
à 12. rs. v.n*



VNIVERSIDAD
DE SALAMANCA



BIBLIOTECA
DE LA CIUDAD
DE CALAMANCÁ
CREDITO USALÉN



UNIVERSIDAD
DE SALAMANCA

GREDO.SUALES